

Souvenirs 1914-19
12 août 1915 au 3 août 1916

12 août 1915 (suite) Malgré la pluie qui tombe à torrents il nous faut partir sans quoi la France serait perdue s'il fallait attendre la fin de l'orage. A deux on embarque un rouleau de 50^{kg} Ça n'a rien de commode à porter. Il fait nuit quand nous arrivons au poste du colonel. Là on nous dit : Ce n'est pas pour ici. Il faut porter cela au poste du C^{nt}. Nouveau voyage à travers les boyaux transformé en rivières. Au poste du C^{nt} ce n'est pas encore là c'est à la C^{ie} qui se trouve en ligne à « la lanterne ». Suant et pataugeant dans l'eau nous arrivons enfin au but. Il est 3h du matin lorsque nous rentrons à Mouilly. Trempés de la tête aux pieds.

13 août 1915. Journée calme. Le soir nous remettons ça pour les barbelés mais nous n'allons que jusqu'au poste du C^{nt}. Hier ils nous avaient eu. En rentrant nouvel orage formidable.

14 août 1915 Dans la matinée nous faisons un nouveau voyage de fil de fer. Je crois que c'est le dernier voyage. Le temps s'est remis au beau. Dans la soirée une vingtaine d'avions de chez nous passent les lignes pour aller bombarder chez les Boches.

15 août 1915 Vers les midi bombardement qui dure peu. C'est la 1^{ère} fois depuis que nous sommes ici qu'ils tirent.

16 août 1915 Nous commençons un gourbi pour le poste de secours avec les pionniers. Nous transportons des poutres et divers matériaux que nous tirons des maisons démolies.

17 août 1915 Départ en permission. Le jour si attendu est enfin venu. Je quitte Mouilly bien joyeusement, et vais embarquer à Dugny.

28 août 1915 Retour de permission. Cela m'a paru court et j'aurais préféré ne pas revenir ici. Encore il ne faut pas que je plaigne de rentrer dans un secteur calme. C'est toujours le Mouilly paisible d'avant mon départ.

29 août 1915 Nous descendons à Ambly pour faire concert l'après-midi. Au concert musical s'ajoute une partie théâtrale organisée par q.q. éléments du B^{on}. Nous passons quelques bons moments. A la nuit nous reprenons le chemin de Mouilly. Nous mangeons la soupe en arrivant et je gagne mon lit qui n'a rien de commun avec celui que j'ai quitté il y a quelques jours.

30 août 1915 Avec le beau temps le calme continue. On travaille toujours au gourbi du P de S, travail qui n'avance que lentement car ce n'est que du roc et il faut faire sauter cela à la cheddite. Le soir avec q.q. camarades qui ont aménagé une pièce

d'une des maisons encore debout, je passe une bonne soirée tout en prenant le thé. On est comme chez soi. Tout a été calfeutré de manière à ce que la lumière ne s'aperçoive pas du dehors. Une lampe sauvée de la destruction et le pétrole que l'on s'est procuré par le S.D. contre un éclairage autre que nos chandelles. Le camarade Devoos, qui a rapporté son violon, nous fait passer quelques bons moments.

31 août 1915 Aujourd'hui je suis de corvée de poutres avec mon équipe. Toute la matinée nous ramenons des matériaux.

Après la soupe du matin je fais ma petite lessive au lavoir que le génie a installé. Il fait un beau soleil et le linge sèche vite. Je vais à la corvée de chaux prendre une bonne prise. A la tombée de la nuit je vais avec mon équipe chercher au P du colonel le corps d'un adjudant qui a été tué dans la journée. Nous le mettons dans l'église en attendant que le cercueil soit fait.

1^{er} septembre 1915 Ce matin corvée de nettoyage. Il s'agit d'enlever toute la paille qui se trouve dans un grenier. Cette paille la récolte de 1914 bien sûr est pourrie par l'eau filtrant des trous que les éclats ont fait au toit. On enlève la paille pour avoir le plancher qui servira à construire une salle de bain pour ces Messieurs de l'état-major !! Les rats et souris pullulent dans la paille. On fait une chasse fructueuse.

2 décembre 1915 Aujourd'hui je suis de repos la matinée aussi je ne me lève qu'à l'heure de la soupe. Après-midi quelques corvées de nettoyage aux abords du P de S. Puis nous allons à

l'église chercher le corps de l'adjudant pour l'enterrer au cimetière. Quatre porteurs deux autres qui portent les outils et voilà le défilé jusqu'au cimetière. Personne pour mener cet homme à sa dernière demeure. Il a bien sûr une famille qui ne se doute pas qu'à cette heure 6 hommes l'emmènent au lieu de repos. Nous croisons une roulante qui monte au ravitaillement. Elle s'arrête au passage du cortège les cuisiniers se découvrent et les hommes de corvée présentent les armes.

La fosse est toute prête une équipe de chez nous l'a creusée ce matin.

Nous descendons le cercueil et bouchons la fosse. Le travail terminé nous rentrons. La soupe est servie et nous passons la soirée à faire quelques parties de cartes.

3 septembre 1915 Ce matin corvée de terrassement pour creuser une fosse. Puis nous allons chercher le corps et procédons à l'ensevelissement.

4 septembre 1915 Ce matin la pause pour tout le monde et préparatifs pour aller cet après-midi à Ambly pour le concert de dimanche. Après la soupe nous partons par le bois bien tranquillement

à 4 heures ½ Nous touchons la nouvelle coiffure de tranchée. Le casque peint en bleu horizon.

5 septembre 1915 Petite répétition le matin. Concert l'après-midi qui se termine sous la pluie qui ne dure pas heureusement. Retour à Mouilly. La soupe en arrivant et au lit.

6 septembre 1915 Rien de nouveau. Le secteur est toujours aussi calme. Les travaux continuent. Les uns au P de S pour faire un solide gourbi. Les autres pour faire un abri sous une route pour Mr le chef de musique.

7 septembre 1915 Aujourd'hui je suis terrassier au P.S. On charrie des rocs. Ça nous fait les bras et l'on y gagne de l'appétit. Après la soupe du soir, bien occupé à faire une manille, un ordre arrive « Tout le monde en tenue de départ prêt à déménager. Qu'est-ce que cela veut dire ? On jase, on suppose, puis la nuit vient et nous sommes toujours là. Quelle barbe. Enfin on peut se coucher. Ce n'était qu'un exercice d'alerte. Mince d'exercice. On n'en a pas pour si longtemps à préparer notre sac.

8 septembre 1915 Aujourd'hui je reste au cantonnement pour travaux divers.

9 et 10 septembre 1915. Travaux de terrassement au gourbi du P.S., artilleurs Boches et Français s'en donnent q.q. peu vers la tranchée de Calonne. Ça ne gagne pas dans notre secteur.

Hier nous avons eu 2 blessés et 1 tué par nos 75 qui faisaient du réglage.

11 septembre 1915 Nous partons pour Ambly pour le concert du dimanche. A la relève du B^{on} les Boches s'en étant aperçu fusillade et mitrailleuses s'en donnent. Pas de casse. L'infirmier tué.

12 septembre 1915 Répétition le matin. A 3 heures concert et retour vers Ambly. En chemin nous assistons à l'arrivée de gros noir vers St Michel puis une B^{rie} que l'on devine par la flamme et la fumée du départ des obus, arrose un avion Boche qui survole nos lignes. D'autres B^{ries} se mettent de la partie puis un de nos avions vient donner la chasse au Boche. La soupe et vivement au lit. Bientôt dans la cave qui sert de chambre à coucher tout le monde en écrase.

13 au 19 septembre 1915 Toujours secteur calme et travaux divers. Le 19 nous faisons concert à Ambly et revenons le soir à Mouilly.

20 et 21 septembre 1915 Rien de nouveau. Quelques tuyaux de départ circulent. Il y a trop longtemps bien sûr que nous étions tranquilles.

26 septembre 1915 Nous allons faire concert à Dugny pour ces messieurs de l'armée. Nous partons à pied jusque Ambly où nous arrivons sous la pluie. Répétition. Après la soupe on

embarque en auto et direction Dugny. Là 2 heures de liberté en attendant l'heure du concert. Promenade dans le pays qui n'a rien d'intéressant Ce sont les services de l'arrière qui cantonnent ici. Il doit y faire bon à vivre et le canon ne doit pas souvent déranger les habitants. Le concert va à peu près. 10 minutes plus tard on embarque de nouveau pour Mouilly. Nous avons vu quelques tuyaux. On cause d'offensive. Où nous n'en savons rien

mais nous le saurons bientôt car à peine arrivé à Mouilly on nous fait monter nos sacs. Il va y avoir un voyage au pays du canon certainement.

27 septembre 1915 Réveil à 6 heures. Il pleut à verse. Départ à 9 heures sous la pluie. Nous quittons ce bon coin de Mouilly avec regrets car nous n'en aurons certainement pas un pareil. A Rupt nous prenons la route de Sommedieue. En chemin on nous lit la décision du grand Q.G. Tout va bien, paraît-il et les Boches vont prendre q.q. chose. Plein les yeux en un mot pour nous faire marcher.

A Sommedieue nous logeons au Moulin dans les combles. Il y pleut comme dehors. Ça commence bien l'offensive.

28 septembre 1915 A 2 heures du matin debout. A 3 h en route. Il fait encore nuit noire. Quelques averses viennent de temps à autre nous rafraîchir les idées. Passons à Dieue, puis Ancemont. On fait la grande halte. Nous touchons des réserves à n'en savoir qu'en faire ni où les caser. 2 boules par homme, singe, café, sucre, etc.

Pendant ce temps des autos sont venues s'aligner sur le bord de la route. On embarque. Passons à Glorieux où l'on évoque le bon temps des repos, puis Clermont-en-Argonne en partie brûlé, les Islettes, la Grange-au-bois, Ste-Menehould. On se dirige vers la Champagne, partout des troupes en quantité. Nous débarquons à Somme-Tourbe. Quantité de ballons captifs inspectent les lignes Boches. Le canon roule sans arrêt, formidable Ça chauffe déjà. La fête de la tuerie est commencée. Nous allons camper à 5 h de là dans un vallon. Toute la division est là réunie. La nuit est venue. La pluie tombe. Pas la plus petite baraque. A plusieurs on s'allonge côte à côte sur la terre mouillée. Nos toiles de tente sur nous la tête contre un tas de douilles de 75.

29 septembre 1915 La pluie n'a pas cessé de la nuit. Je n'ai pas eu trop froid. Il est 4 h, rien de chaud à se mettre dans le coco. Un coup de gniole pour ravigoter et en route. Le sac est alourdi par la pluie. Nous marchons dans la direction du canon. C'est la plaine morne, inculte, quelques bosquets de sapins maigres. C'est bien la Champagne pouilleuse. Dans l'après-midi nous débouchons sur un plateau en vue de Perthes-les-Hurlus. Le village est entièrement détruit. Nous faisons la pause jusqu'à la nuit. Le soleil se montre un peu pour

nous sécher. L'attaque a été déclenchée hier. Il paraît que l'on avance. La division est en réserve, bien sûr pour peu de temps. La nuit est venue. Nous devons aller rejoindre le colonel qui loge près des Hurlus. On nage comme il faut. Notre chef grand stratège s'y connaît pour nous perdre. Enfin après des détours nombreux à travers champ. Nous touchons au but. On couche là à terre. C'est l'habitude maintenant. Nous montons nos toiles à tâtons. La canonnade a été intense toute la journée. Elle se calme q.q. peu avec la nuit. La pluie se remet à tomber.

30 septembre 1915 A 4 heures debout. Le temps de se mettre en tenue et on part. La nuit s'est assez bien passée. Quelques obus sont venus choir dans les environs. De grosses pièces de chez nous n'ont cessé de tirer. Bruit formidable qui nous faisait sursauter à chaque fois. La brigade entière 51^e et 128^e en colonne s'avance comme un long serpent vers les lignes. Nous franchissons les anciennes premières lignes boches, toutes dévastées par nos obus. Le spectacle commence, terrain bouleversé. Des morts de-ci de-là étendus tout harnachés. Les choses les plus diverses traînent partout. Du génie amorcent une route pour l'artillerie. Des 75 partout dans tous les coins. La canonnade est intense. On ne s'y entend pas. La colonne est engagée dans un vallon. Le rég^t est presque passé. Il n'y a plus qu'une C^{ie} et la CHR. Mais des 150 arrivent en vitesse éclatant avec fracas. La fumée est dissipée. Personne n'a été touché. C'est un hasard. Mais la colonne s'est coupée la tête est partie et la queue a refoulé en arrière. Arrêt assez prolongé, tout le 128^e qui est derrière nous est lui aussi arrêté. L'état-major de la CHR discute sur ce qu'il y a à faire. Médecin chef, chef de musique, L^{nt} pionnier, L^{nt} porte-drapeau. Tous ces messieurs ne savent quelle part prendre et sont bien vite descendu dans un boyau qui comme par hasard se trouve là à point. Pendant ce temps, nous assistons à la mise en place d'une B^{rie} de 75 du 17^{ème} arrivée au trot, quelques obus tirés et demi-tour avec hommes blessés et chevaux tués, cela n'a pas demandé un quart d'heure. Le coin n'est pas bon et les Boches marmitent dur avec du 150. Nous sommes là à attendre dans un boyau

étroit. Des morts sont allongés au fond. Ils servent de marchepied pour monter. Enfin ces messieurs décident de partir. Au pas de course aussi vite que le sac le permet nous traversons le mauvais passage. Moment de pause. J'en profite pour faire un besoin pressant dans un entonnoir tout frais. Nous arrivons dans un petit bois de sapins « Le Bois du Paon ». Tout autour de nous des 75. Ils sont par rangée et tout cela tiraille sans arrêt, vous écorchant les oreilles. Il paraît que c'est là que nous allons établir le poste de secours. Quelques petites tranchées ont été amorcées. On les

aménage quelque peu. Le soir nous avons q.q. blessés à aller chercher. Notre abri que nous avons couvert avec des branchages nous abrite de la pluie. Par exemple pas moyen de s'allonger. Il faut rester accroupi et l'on y attrape des crampes.

1^{er} octobre 1915 Au réveil, je suis tout endolori. On marche un peu pour se dégourdir les jambes. Pas de jus. On se remet au travail pour l'aménagement du gourbi. L'artillerie se remet à taper et pas pour un peu. On en a les oreilles écorchées et pour s'entendre c'est du tout juste. Nous cassons la croûte et restons dans notre abri en attendant les ordres. Car les éclats rappiquent en quantités. Les Boches cherchent à atteindre les 75 qui sont à 200 m. de la lisière du bois ou nous sommes.

Beaucoup d'avions Boches se promènent s'ils voyaient ce que renferme le bois ils nous feraient assaisonner. Il y a là un b^{on} en réserve. Dans l'après-midi c'est notre tour à marcher pour aller aux blessés. Nous partons avec une poussette. Après la traversée du bois nous débouchons dans la plaine. Des 75 sont installés dans un petit vallonement. Il y en a partout de ces outils là. Partout des nuages de fumée d'éclatements. La canonnade sévit furieusement. Nous faisons la pause dans un abri qu'une B^{rie} allemande occupait avant les attaques. Puis une fois reposés nous continuons notre chemin. Presque au but nous sommes salués par une marmite. Nous ne nous attardons pas et au pas de course nous gagnons le poste.

On charge le blessé et le retour se fait sans incident. Par endroits une forte odeur de gaz se dégage. Des artilleurs passent au trot de leurs chevaux. Tous portent le masque. Ce n'est guère avec ce que l'on nous a donné que l'on peut se protéger. Nous n'avons même pas de lunettes. La nuit vient le calme renaît quelque peu. Les corvées de soupe commencent à naviguer. Je m'allonge dans le boyau en attendant mon tour de marcher. La nuit nous faisons une nouvelle promenade. Il fait un beau clair de lune. On voit son chemin comme en plein jour. Pas beaucoup de marmitage.

2 octobre 1915 Au petit jour nos B^{ries} se mettent à l'ouvrage et crachent à qui mieux mieux. Nous profitons d'être tranquille pour entourer le dessus du boyau de fil de fer afin d'empêcher le passage. Car celui qui passe au-dessus fait dégringoler la terre et quand on mange ça n'a rien de plaisant. Après la soupe du matin qui consiste en un peu de ragout froid que l'on mange par faim plutôt que par gourmandise, nous faisons quelques corvées pour ces messieurs du poste de secours, puis chacun se terre dans son trou et fait la correspondance ou joue aux cartes en attendant l'ouvrage.

Jusqu'alors peu de blessés. Les équipes n'ont pas encore beaucoup navigué depuis ce matin. L'artillerie n'a pas encore cessé de tirer. Les Boches ne répondent presque pas. Leurs avions s'en paient une bosse là-haut, que le tir des mitrailleuses que l'on entend crépiter et les tirs à la carabine des artilleurs n'ont pas l'air de gêner. Vers les 4 heures de l'après-midi commence un bombardement soigné de la part des Boches. Pour la première fois depuis notre arrivée ils arrosent le bois. Aussi nous faisons les tous petits dans notre méchant boyau.

Pas moyen de dire je vais aller me mettre à l'abri ailleurs partout ils arrosent. Pour moi ils viennent de déclencher une forte attaque. Ça tombe dru. Une fournée empêche de voir. Les frelons tombent de tous côtés. Les sifflements d'obus qui rasant notre abri nous font instinctivement baisser la tête. Par moment quelques tremblements nerveux nous secouent. Nos 75 qui doivent déguster leur part ne cessent de tirer et cela ne finit pas. Voici bientôt 3 heures que cela dure. Le temps semble démesurément long. La nuit vient et apporte encore plus de tristesse dans le tableau. Une forte odeur de gaz vient jusqu'à nous. Vite on se colle

nos loques sur la figure. On a les yeux qui pleurent, on crache, on éternue à qui mieux mieux. Quelle saleté.

Enfin petit à petit le bombardement s'atténue. Personne de la musique n'est touché. Dans le bois parmi les hommes en réserve il y a eu de la casse. Les équipes commencent à fonctionner. A 9 heures du soir la soupe arrive. Du riz au gras encore doux. On vide les bouteillons en cinq sec. Puis en attendant son tour de marcher chacun s'enveloppe dans sa couverture et fait un somme sur le matelas crayeux.

3 octobre 1915 La nuit a été relativement calme et nous n'avons pas été trop dérangés. Le matin au petit jour reprise du bombardement. Les Boches nous soignent. Des gros nous arrivent à intervalle régulier. Ils cherchent surtout à atteindre les 75 en B^{rie} dans le petit vallon. Les artilleurs ne cessent de leur répondre. D'où nous sommes nous les voyons à leurs pièces tirant sans relâche malgré l'arrosage. Nous ne restons pas trop longtemps dehors car les frelons rappliquent en quantité. L'après-midi les Boches redoublent. Cette fois le bois est arrosé surtout à droite. Le 272 dont un B^{on} est dans le bois prend q.q. chose et pas moyen de se mettre à l'abri nulle part. On est là tassé dans le fond du boyau attendant la fin du bombardement avec impatience. On baisse parfois la tête quand un obus passe

très près. Avec la nuit un peu de calme renaît. Quelle journée !

Ça soulage, on respire mieux. Il y a longtemps que nous n'avions pas été arrosés de la sorte. Nous partons aux blessés. A l'aller la route se fait sans incidents. En revenant nous entendons passer les marmites avec leurs sifflements qui font penser à un train en marche. Elles passent nombreuses et d'après l'éclatement nous jugeons que c'est encore le bois qui prend. Dans un petit ravin où nous passons, nous sommes obligés de mettre nos masques. L'odeur de gaz lacrymogène se dégage fortement. Comme nous n'avons pas de lunettes on pleure à qui mieux mieux. Quelle saleté ! Sur la crête l'air devient respirable. Les rafales ont cessé. A l'approche du gourbi l'odeur des gaz se fait sentir. Impossible de descendre dans l'abri. Pendant notre voyage les Boches ont arrosé le bois avec des 77 et avec des obus à gaz. C'était hier ceux que nous avons entendus passer au-dessus de notre tête. Le dernier obus est venu tomber derrière le gourbi broyant un sapin qui l'arrêta dans sa course. Heureusement sans quoi il descendait dans le gourbi.

Des hommes du 272 qui se trouvaient près de là écopèrent. Un tué et cinq blessés voilà pour notre petit coin. J'ai les yeux comme une fontaine. Je crache et recrache. Quelques-uns de chez nous qui étaient dans l'abri furent à moitié suffoqués et obligés de sortir en vitesse. Je repars avec mon équipe faire une nouvelle tournée. En rentrant on nous annonce la relève. Je prépare mes affaires. Je sors le tout de l'abri car il est impossible d'y séjourner. A un certain moment une pluie de balles vient nous asperger. Enfin à 4 heures du matin après avoir bien tourné et retourné, ces messieurs décident de partir.

4 octobre 1915 Nous rejoignons un B^{on} qui descend lui aussi, et toujours avec une marche de crapaud nous arrivons enfin près du but. Un matin près de Perthes-les-Hurlus. Il fait un brouillard intense et le froid se fait sentir. Le rég^t loge dans des abris du fortin. Nous nous établissons notre lieu de repos dans un boyau crayeux sans le moindre abri. La soupe que nous devons avoir hier soir et qui avait été retardée à cause de la relève, arrive sur les lieux. On boit le jus tout de suite afin qu'il ne se refroidisse pas puis on casse la croûte et on attend quelque fois que l'on change. Ce qui n'aurait rien de surprenant. Le soleil se montre et vient nous réchauffer q.q. peu. Nous commençons à apercevoir les environs. Le village de Perthes ou plutôt ce qu'il en reste car il est bien mal en point. Quelques marmites qui

viennent de tomber tout près l'encadrent d'une fumée noire et épaisse. Où nous sommes, c'est l'emplacement d'un fortin de notre ancienne première ligne. Tout un réseau de tranchées s'enchevêtrant les unes dans les autres.

Un peu en avant là où se trouvait les Boches plusieurs entonnoirs énormes produits par l'explosion de mines. Voilà le lieu de repos. Le Rég^t est là en réserve. Je me mets comme les camarades au travail pour m'aménager une niche pour la nuit. D'outils il n'y en a aucun, avec

mon sabre qui me sert de pioche je creuse dans la paroi crayeuse du boyau. Heureusement cela se travaille très bien. La nuit approche. La soupe arrive après la distribution on nous annonce qu'après la soupe mangée on change d'endroit. Il paraît qu'il y a des gourbis de libre aux abords du village. Tout le travail produit ne sert à rien. Jusqu'à 9 heures du soir nous attendons en ronchonnant. Nous suivons un boyau qui mène au village. Là il y a bien des gourbis mais ils sont habités. Quelques-uns de libres ne valent pas grand-chose et la plus grande partie de la musique reste là sans rien et c'est le débrouillez-vous faites comme vous voulez. Nous revenons sur nos pas à l'endroit où le boyau était en partie couvert. C'est là que nous nous installons, et à 10 h du soir on peut enfin s'allonger et dormir.

5 octobre 1915. La nuit s'est bien passée. Je n'ai pas eu trop froid. Le brouillard se lève petit à petit. Pour nous réchauffer je fais avec Marcel un peu de jus et du potage, et puis autant manger chaud pendant que nous le pouvons. C'est déjà assez de manger froid lorsque l'on est en ligne.

Dans la journée je vais faire un tout jusqu'au village qui est en ruine. Puis je regarde passer les énormes 220. L'on croirait un gros cigare qui s'en va dans les rues. Il ne doit pas faire bon là où ça tombe. Nous mangeons la soupe du soir tout en discutant les ordres qui viennent d'arriver. On remonte ce soir, mais on ne sait pas l'heure du départ. La réserve n'a pas duré longtemps. On se couche aussitôt la soupe mangée.

6 octobre 1915 Vers les 2 heures du matin, réveil. Tout le monde debout. Il ne fait pas chaud. On claque des dents. Puis on monte son sac dans l'obscurité du tunnel tout en bougonnant contre cette vie de nomade sans repos. Après avoir tourné et retourné comme à l'habitude on part vers le Bois du Paon. Au départ quelques 77 viennent nous saluer. Ça commence bien. Un brouillard intense

règne. Il est 4 h du matin. La route est éclairée subitement par une forte lueur. Probablement un dépôt qui brûle.

Nous trainons avec nous les poussettes qui servent au transport des blessés. A une intersection de pistes il y a discussion. Les uns veulent aller à droite d'autres à gauche. Finalement la droite l'emporte et bientôt nous nous apercevons que nous faisons fausse route. On nage en plein et avec les bagnoles c'est amusant comme tout. On se colle dans une B^{rie} de 75 qui justement se met à tirer. Nous aveuglant et nous écorchant les oreilles. Enfin au petit jour on retrouve le bon chemin et le Bois du Paon. Nos gourbis ne sont pas occupés tant mieux.

A 6 heures bombardement en règle de notre part. Préparation d'attaque sans doute. Dans la journée nous creusons notre boyau afin d'être plus à l'aise. Pas trop de marmites dans le four. Une équipe part remplacer une équipe de brancardiers d'un B^{on} qui viennent d'être blessés et ensevelis par un obus tombé sur leur abri. Des prisonniers passent se dirigeant vers l'arrière. On ne demande pas d'équipe. La soupe ne vient pas. On mange un peu de singe et on se couche en attendant du nouveau. A minuit c'est la soupe qui arrive. Qu'est-ce-que c'est ? Du riz ! Personne ne se lève pour manger. On boit juste son jus. ½ quart à peine tiède. Que c'est bon ! A 5 h on vient nous réveiller pour partir à nouveau vers l'arrière. Je ne sais ce que cela veut dire.

Il faut trainer tout son barda. Pas de repos. Presque rien à manger sauf des kilomètres. Ça ne peut durer.

7 octobre 1915 Le trajet se fait sans encombre. Nous logeons près du fortin dans de solides abris. On peut attendre un bombardement là-dessous. Nous sommes venus ici par ce que ces messieurs du poste de Secours, médecin chef en tête ne sont pas de ses plus rassurés au Bois du Paon. Quelques km de plus vers l'arrière avec de bons gourbis on y respire mieux. Seulement il nous faudra assurer le même service qu'auparavant, résultat c'est nous qui bougeons les kilomètres pour que le repos de ces messieurs ne soit pas troublé. Toute la journée des obus viennent tomber aux environs de notre boyau. Nous faisons un bon potage. On réchauffe le riz, un quart de thé par là-dessus et nous voilà satisfait de notre repas. Le temps est beau, chacun fait la pause. J'ai vu dans une ancienne tranchée proche d'ici les pieds d'un cadavre que la terre en s'effritant laisse apercevoir. Quelqu'un avait mis dessus une petite croix avec cette inscription « Priez pour lui c'est un Français ». Le soir arrive en

attendant la soupe nous faisons un bon potage. A 6 h ½ nous devons partir pour le Bois du Paon. Mais contre ordre. Tout le monde

partira et l'on restera définitivement au Bois du Paon. Tant mieux nous aurons moins de chemin à faire pour la relève des blessés. Nous ne partirons que vers le matin.

Pourquoi tous ces changements. Il paraît que le major a ramassé un savon par le colonel de santé pour avoir installé son poste de secours aussi loin des lignes.

Ça le dresse un peu.

8 octobre 1915 A 2 heures du matin debout. On se lève avec regrets. On ne peut passer une nuit sans naviguer. Quelle barbe. On arrive au Bois. Là il faut discuter pour avoir l'abri que nous avons fait et qui est occupé. Enfin nous réussissons à en reprendre possession et on se couche en attendant le jour.

A 7 h on se relève et l'on se met à travailler au gourbi. Par équipe on va aussi travailler à l'abri du médecin chef. Dans la matinée je suis de corvée avec mon équipe pour creuser une fosse et enterrer un mort. Pour une fois je fais l'enfant de chœur et je tiens l'eau bénite de l'aumônier. Jusqu'alors c'est assez calme. Je vais jusqu'à la lisière du bois jeter un coup d'œil. Nos 75 commencent à s'enterrer, une douzaine de chevaux morts sont là alignés recouverts de branchages pour les cacher aux vues des avions.

A la lisière du bois un petit cimetière qui s'agrandit de jour en jour. Le bois a bien souffert depuis notre arrivée. Tous les sapins portent des traces d'éclats beaucoup sont broyés. Partout sous le couvert des petites tranchées où viennent les B^{ons} en réserve.

Je suis assez fatigué aussi de bonne heure je suis couché en attendant mon tour de brancard. A 11 heures du soir la soupe arrive. Comme à l'ordinaire c'est du riz.

9 octobre Dès le matin les marmites rappliquent plus ou moins près. Quelques équipes vont à la sortie du bois chercher des blessés. Deux marmites ayant causé pas mal de casse. Avec la nuit un peu de calme. Les Boches ont tenté d'attaquer c'est cela qu'ils bombardaient si fort.

10 octobre 1915 Journée assez mouvementée par les tirs d'artillerie. Pas trop de blessés. Le soir pas de soupe.

11 octobre 1915 Une équipe part chercher la soupe aux cuisines à 5 km de là. Ça tape toujours un peu pour ne pas changer. Je fais un peu de couture et une chasse aux totos. Car depuis que l'on est monté je n'ai pu ni

me débarbouiller ni changer de linge et les totos en profitent naturellement au moment où je suis en chemise on vient chercher des équipes et j'en suis. A la hâte je me rhabille.

Nous voilà parti avec notre poussette. Nous allons à la carrière. A la sortie du bois le chemin est défoncé par les voitures et les obus. Sur le bord d'un sentier le buste d'un homme est resté là. Le reste du corps a été bien sûr déchiqueté. On longe le bois. Des C^{ies} sont là en réserve. Il ne doit pas y faire bon. Des trous tous frais en témoignent. A l'emplacement d'une B^{rie} Boche. Là où la première fois on fit la pause. Ce n'est qu'un pêle-mêle sans pareil. Trous sur trous. Un caisson broyé avec ses chevaux tués. Des équipements traînent, des fusils broyés. Il y a eu du grabuge. Nous arrivons à la « carrière » sur la route de Tahure.

Un méchant abri creusé dans le talus. Il y a un encombrement sans pareil. Nous chargeons notre blessé et revenons au Bois de Paon. Soirée assez calme. Je ne marche pas de la nuit.

12 octobre 1915 Journée assez calme. C'est une des premières. La soupe arrive à la nuit nous mangeons pendant que c'est encore doux le bon riz au gras journalier, avec l'espoir de ne pas marcher la nuit je me déchausse. Naturellement une heure après on vient me chercher. Avec ça les Boches arrosent à droite à gauche. Nous profitons d'un moment de calme et en route pour la carrière. Les fusées éclairent la route. On y voit comme en plein jour. A la « carrière » plus personne. Vu le formidable bombardement reçu l'après-midi tout le monde à déménager. Le P.S. se trouve à 500 m de là à flanc de coteau. Un chemin impossible pour y parvenir.

Deux musiciens de l'équipe qui nous précédait viennent d'être blessés. Ça ne nous met pas de baume dans le cœur.

Nous chargeons notre blessé au plus vite car il ne fait pas bon de moisir dans cet endroit. Il nous faut faire de la réparation notre brancard étant abîmé et le blessé n'y étant pas à l'aise. On y travaille tout en bougonnant, car dans ces occasions là on est toujours de bonne humeur près à se manger les uns les autres. Les balles sifflent très peu mais des éclats autant que l'on en veut. Nous montons la 1^{ère} crête puis le long du bois des Corbeaux nous nous arrêtons brusquement. Un ronflement sonore se fait entendre annonçant une arrivée de gros calibre et pas loin. On s'aplatit. A dix mètres devant nous, juste sur la route, éclate la marmite en question. Une fumée intense, des morceaux de terre qui dégringolent en pluie. Personne n'est touché. Au pas de course on quitte cet endroit. Pas d'autre incident. Nous avons pris une

bonne suée. Sur le matin nous pouvons nous pauser quelque peu.

Vers les 7 heures du matin réveil par une B^{rie} proche de nous qui tue par salves en veux-tu en voilà ! Quel vacarme.

13 octobre 1915 Toute la matinée l'artillerie ne cesse de tirer.

On parle de quitter le Bois du Paon pour aller s'installer plus loin. Ça ne fait guère plaisir. Chacun regrette le travail accompli et demain où nous irons il nous faudra probablement refaire de nombreux abris. Après la soupe qui se compose d'une assiette de nouilles froides, les Boches se mettent à bombarder le bois de nouveau. Il est vrai que nuit et jour nous ne cessons de les arroser. Vers le soir le calme revient et nous apprenons que nous ne changerons pas d'emplacement. Chacun en est content.

14 octobre 1915 A 7 heures du matin je me lève et avec les camarades on travaille à l'amélioration du gourbi. Nous faisons un couloir pour rejoindre une tranchée voisine. Il fait un beau soleil et contrairement aux habitudes aucun bombardement.

Les aéros s'en paient une bosse. Quelques combats sans résultat.

A la tombée de la nuit les Boches commencent à bombarder, tout d'abord sur les B^{ries} en face de nous. Puis ils raccourcissent leur tir et bientôt c'est le bois qui prend. Tout à coup en voilà un qui percute sur un sapin dans la tranchée proche de la nôtre. Dans notre abri tout le monde était allongé attendant la fin du bombardement. La lumière se souffle, des morceaux de marne dégringolent et le déplacement d'air fait tout trembler. Je me relève croyant le gourbi en partie effondré. Nous rallumons la chandelle. Rien de cassé, mais de la tranchée voisine des cris et des plaintes nous font savoir qu'il y a de la casse. Résultat cinq morts et quelque blessés.

Le calme renaît et le bombardement cesse. La soupe arrive avec les lettres et les paquets. Les mauvais moments s'oublent et on sollicite les Boches de nous laisser manger en paix. En attendant de marcher s'il y a des blessés chacun s'allonge. Plusieurs fois la nuit nous sommes réveillés par les obus. Il faut pour sortir prendre ses précautions et ne pas flâner.

15 octobre 1915 Voilà le jour revenu. Je vais voir les dégâts d'hier soir. Les tranchées avoisinantes ont été pas mal retournées. Des débris de toutes sortes traînent un peu partout, casques, fusils, équipements, effets, par endroits des flaques de sang. Les morts ont déjà été enterrés. Ils sont là dans un bout de boyau avec un peu de terre par-dessus eux. Une modeste croix faite de deux branches de sapin, aucun nom, rien qui puisse les identifier.

Je ramasse quelques boîtes de conserve et des biscuits qui ont été

abandonnés. De nouveaux B^{ons} viennent en réserve. Ils descendent les lignes. Content d'être descendu de la 2^e ligne et profitant du soleil et du calme ils font un peu de toilette sans eau, cherchent leurs totos, se donnent un coup de rasoir, font du feu pour faire un vin chaud ou une soupe. Mais il se pourrait aussi qu'avec toutes ces allées et venues on déguste quelques marmites. S'ils se croient sauvés d'être descendu des 1^{ères} lignes ils se trompent. Dans l'après-midi ça cogne un peu. Ont-ils vu q.q. chose ? Nous assistons à la chute d'un appareil boche descendu par notre artillerie. On entend des bravos comme s'il s'agissait d'une fête. Puis nous restons dans notre trou écoutant passer les obus avec leurs sinistres ronrons

16 octobre 1915 Aussitôt levé nous achevons notre gourbi. Il n'a rien de bien costaud mais enfin on s'y trouve mieux que dehors. Le temps est couvert. Pas trop de canonnade. L'après-midi est un peu plus mouvementé. Peu de blessés.

17 octobre 1915 Comme à l'habitude la matinée est calme mais vers les 10 h ça commence à tomber. Il vaut mieux être en dedans que de risquer recevoir un morceau de fonte. A la tombée du jour nous partons à 3 équipes pour Tahure. Au bois des Perdreaux nous quittons le chemin qui mène à la carrière. Nous longeons une grande crête à l'abri de laquelle les Boches avaient installé de spacieux gourbis. A l'entrée du village de Tahure nous nous arrêtons un bon moment car ça tombe dru sur le pays qu'il nous faut traverser entièrement. De tous côtés ce n'est qu'éclatements et fumées. La nuit tombe. Un peu de calme renaît. Nous reprenons notre course. Nous traversons ce qui fut autrefois un village mais qui n'est plus qu'un amas de pierres. Des trous d'obus autant que l'on en veut. Notre artillerie a dû déverser quelques choses dessus. Quelques filets de lumière filtrent des soupiriaux de quelques caves non effondrées. Les Boches y déversent à leur tour quantité d'obus de tous calibres et il faut en avoir dans le ventre pour habiter un pareil lieu. Nous sortons du pays et arrivons au pied de la butte de Tahure. Le P.S. du B^{on} est installé dans un ancien abri allemand. Nous revenons sans nous amuser. On file à travers le village par-dessus les démolitions. A la sortie du pays on ralentit l'allure et jusqu'au Bois du Paon nous ne sommes pas inquiétés. Nous mangeons la soupe, un quart de jus et bientôt j'en écrase. Vers les 10 h il faut 3 équipes. S'il en faut encore à nouveau je suis bon. Ensuite ce sont les Boches qui nous envoient un petit bombardement en règle. J'ai toujours peur qu'il en tombe un sur notre abri et d'être enseveli sous la marne. Cela se calme enfin et je dors tranquillement le reste de la nuit.

18 octobre 1915 Sitôt levés nous allons chercher quelques grosses branches de sapin pour étayer le plafond de notre trou. Il y a un brouillard intense et il fait frisquet. La matinée est calme. Nos 75 eux-mêmes, gênés bien sûr par le brouillard se taisent. Ils sont maintenant enterrés. L'après-midi est un peu plus mouvementé. Le soir quelques blessés.

19 octobre 1915 Notre abri est tout à fait terminé. Mais on parle de relève. Naturellement comme on commençait à avoir ses aises il faut déguerpir. Malgré tout je préfère ne pas en profiter et filer au repos. Ce sera meilleur. La nuit quelques équipes marchent. La relève est commencée.

20 octobre 1915 A 4 heures du matin debout. Un quart de jus, un coup de gnole, le sac monté vivement et en route pour des cieux meilleurs. Sans regret nous quittons le Bois du Paon. En partant je me colle la poussette du P. de S. On se dirige vers les Hurlus jusqu'à Perthes le chemin est mauvais. Ce village n'est qu'un amas de pierres blanches. Nous suivons ensuite la route qui mène au village des Hurlus et qui se dirige à peu de là vers le fameux Beauséjour. Nous tombons sur un gourbi à peu près clos. Le soleil se lève. Belle journée en perspective. Tout le monde est soulagé quoique encore dans la zone dangereuse. Mais on s'éloigne déjà. On fait un peu de toilette. Voici au moins vingt jours que nous n'avons pu en faire autant, encore c'est difficile et l'eau se mesure. Une seule et unique pompe pour un B^{on}. Enfin après s'être débarbouillé et avoir fait une bonne chasse à totos on se sent plus frais et dispos.

L'après-midi est vite passée. On touche de la paille.

21 octobre 1915 La nuit a été quelque peu bruyante. On se serait encore cru au Bois du Paon. Des marmites du lourd 305 paraît-il sont venues éclater tout prêt. Quelques camarades ont même eu bien chaud et ont fait un rude saut dans leurs trous.

22 et 23 octobre 1915 Repos. Notre chef nous fait souffler quelques heures pour nous remettre en état. Plus l'on rapproche de l'arrivée, plus les forces lui reviennent. L'obusite se dissipe.

24 octobre 1915 A 7 heures réveil au clairon svp. Nous partons après le jus pour les bords de la Tourbe. 7 à 8 k à s'envoyer pour permettre aux hommes de se laver et de laver leur linge. IL y a un peu de brouillard et le froid se fait sentir. Ça sent l'approche des mauvais jours. Le paysage est toujours aussi morne. Quantités de travaux de défense, un petit Decauville traîne un train de munitions à travers les sinuosités des ravins, des campements de trains de combat

et services de l'arrière. Nous approchons un village. C'est Laval. Entre ce pays et S^t-Jean-sur-Tourbe nous faisons halte. Au fond du ravin que longe la route coule un petit ruisseau « La Tourbe ». C'est là que nous allons prendre nos ébats. On a choisi ce qu'il y avait de mieux bien sûr autant pour la propreté que pour la commodité. Aussi pour beaucoup le nettoyage est tout fait. On profite d'être près d'un village pour aller aux provisions. A S^t-Jean-sur-Tourbe je vais jusqu'au cimetière militaire sur la tombe du cousin Fossé tué en février à Beauséjour. Beaucoup du rég^t son enterré dans ce cimetière. Il y a environ de 2500 à 3000 tombes une paille ! Nous cassons la croûte et vers 1 heure de l'après-midi nous prenons le chemin du retour. A mi-chemin nous faisons répétition avec les clairons pour les marches futures. Nous regagnons ensuite nos abris courrier, soupe, des biscuits et du singe. Mince de repas.

25 octobre 1915 Malgré le départ fixé à cet après-midi nous faisons étude le matin. A 2 h ½ rassemblement. En chemin le rég^t forme le carré et on nous lit le rapport. Tout à la gloire des poilus et des résultats obtenus en Champagne. On repart plus léger. Le grand rassemblement doit se faire à un point stratégique « L'arbre K » où nous devons embarquer en auto. Nous faisons quelques kilomètres, la pause est sifflée le long d'un bois. Nos chefs, colonel en tête ne trouvent aucune trace du fameux arbre K. Pendant ce temps j'en profite pour faire une tournée dans quelques gourbis d'artilleurs qui habitent le bois, pour avoir un peu de pain car nous n'avons que des biscuits. Nous cassons la croute. On attend les ordres. La nuit vient et une petite pluie fine commence à tomber. Sacs au dos ! De nouveau nous allons nager sur les routes. Enfin nous apercevons dans la nuit des feux provenant de phares d'autos. Certainement c'est pour nous. Après avoir tourné et retourné comme à l'habitude nous embarquons et dans la nuit nous voilà partis à l'inconnu. Il fait un vent du diable. On traverse pays et villes. A 1 heure du matin on nous débarque. C'est Dampierre le Château à 15 km de Châlons-sur-Marne. Une grange isolée comme habitation de la paille en quantité. Une soupe bien chaude et l'on se couche heureux d'être enfin à l'arrière.

26 octobre 1915 On fait la grosse matinée puis grand nettoyage à la rivière. Ici ce n'est pas l'eau qui manque. Visite au pays. Petit trou qui nous semble gai auprès des villages du front. On trouve à acheter du lait, des œufs, du beurre, du fromage. Il n'y vient pas souvent de troupes

c'est ce qui fait que l'on peut trouver tout cela.

Après-midi répétition et concert. Le général de passage fait son petit boniment au chef qui l'écoute raide comme un piquet. De bonne heure on est couché pour rattraper le temps perdu. La gaité est revenue.

27 octobre 1915 Dès le matin étude. C'est la reprise en mains et ces messieurs nous le font voir.

Concert l'après-midi. On parle d'embarquement pour demain direction de Souilly, région de Verdun.

28 octobre 1915 Après le réveil, préparatifs de départ. A midi les autos arrivent et l'on embarque. On traverse pas mal de villages puis quelques-uns de connaissance en approchant Verdun, Possesse, Saint-Mard-sur-le-Mont, Triaucourt, Souilly et Lemmes où l'on descend. Grande halte d'une heure en attendant que le cantonnement soit prêt. Le logement que nous occupons consiste en un réfectoire et une chambre à coucher. Nous y habitons à cinq. Le réfectoire est un appentis clos qui sert de débarras au propriétaire. On y installe table et bancs de fortune système D. La chambre à coucher consiste en un grenier auquel on accède par une échelle. Il y a du foin en quantité. Deux camarades logent dans une voiture remise sous le hangar.

29 octobre 1915 Visite du village. Joli trou en ½ heure on en a fait le tour. Propreté des villages de la Meuse. Peu d'eau potable. Mais du vin autant que l'on veut. Après-midi corvées de quartier et concert le soir.

1^{er} novembre 1915 Le curé nous racole pour une messe en musique. Après-midi nous allons à Senoncourt donné concert au 2^{ème} B^{on} qui y cantonne. Pluie toute la journée.

2 novembre 1915 Nous allons dans la journée sur la route de Souilly avec un B^{on} pour une revue que doit passer le général Dubail. IL pleut et il vente puis c'est l'attente sur le terrain où

sont réunies plusieurs unités de la Division. On patauge dans la boue, on change 10 ou 12 fois de place. Des alignements à en plus finir. La revue dure un quart d'heure et pour si peu de temps on a fait gelé q.q. centaines d'hommes.

Du 3 novembre au 2 décembre 1915 C'est le repos morne à la longue dans un pareil pays et puis c'est le mauvais temps. La pluie, la neige, le froid. On est bien que la nuit couché dans le foin.

C'est la musique matin et soir. Des concerts où l'on est littéralement gelé avec une moyenne de 10 à 15 spectateurs mais la popote se trouve au lieu du concert et devant un bon feu on peut entendre la musique.

Entre temps quelques manœuvres dont une sous la direction du général Dubail qui se termine devant l'appareil cinématographique Gaumont.

Le 3 décembre 1915 A 8 heures du matin on est prêt à partir. L'étape n'est pas trop longue parait-il. Il pleut sans discontinuer et nous arriverons dans un bel état. On quitte Lemmes après un bon séjour. Nous avons eu quelques bonnes soirées dans notre petit réduit. En chemin nous devisons sur le secteur où nous allons. Il pleut toujours. Le sac pèse aux épaules. On traverse Senoncourt, Ancemont puis Diène et nous arrivons à Génicourt sur la route de Verdun à Saint-Michel. Le canal de la Meuse longe la route. Nous attendons une bonne heure que le cantonnement soit prêt. Par bonheur la tête de la colonne est arrêtée juste à la première maison du pays et l'on se met à l'abri dans une grange où cantonnent des artilleurs avec leurs chevaux. On casse la croûte à l'odeur du crottin. Enfin un local nous est affecté. Un grand grenier séparé par une cloison d'un côté les téléphonistes, de l'autre la musique. Deux ou trois lucarnes donnent le jour. La paille est un peu douteuse. On est assez serré. En-dessous de nous c'est cantonnement du 17 d'artillerie. Des chevaux en quantité qui ne cessent de danser la gigue. Il nous faut passer derrière eux pour monter à l'échelle qui conduit à notre appartement.

De bonne heure on est couché tassé comme des sardines.

4 décembre 1915 Nous restons quelques jours ici parait-il.

Petite promenade dans le pays. Génicourt est un village tout petit, mal fichu, on monte on descend dans tous les sens. Il y a un peu de propreté depuis que la troupe séjourne. Les tas de fumier ont été enlevés. Sur la place se trouve l'église qui est affectée aux rég^{ts} de passage comme salle de lecture et de feu. Nous ne sommes pas très éloignés de Mouilly.

Du 5 au 9 d^{brc} 1915 Nous restons au repos à Génicourt. On fait de la musique, quelques concerts.

10 décembre 1915 Ce matin départ pour les lignes. On va au « barrage » entre Mouilly et les Eparges sur la tranchée Calonne. Il est 5 heures lorsque nous partons. IL fait nuit noire, de la pluie et un vent violent. On nous fait

prendre un chemin qui monte très fortement mais qui raccourcit de beaucoup que d'aller faire le tour par la grande route. Sur la crête nous apercevons quelques fusées à l'horizon. L'aube commence à poindre.

Le chemin est très glissant. Tout à coup arrêt. On s'aperçoit que nous ne sommes plus dans la bonne voie. On part à travers champs et finalement nous arrivons sur la route de Mouilly en même temps qu'un B^{on} partit une heure après nous. Traversée de Rupt-en-Woëvre puis la ferme de d'Amblonville est laissée à droite et nous prenons vers la forêt une côte très raide où beaucoup calent. La colonne s'allonge et il faut faire la pause pour reprendre tout le monde. Nous passons au carrefour des « Trois Jurés » et prenons la tranchée de Calonne. La Cabane du cantonnier haut repère à l'angle de la tranchée de Calonne avec la route de Mont-sous-les-Côtes et des Eparges par la vallée. Nous sommes toujours sous-bois. La route fait les montagnes russes. Enfin à un moment un amas de gabions et de chevaux de frises. Nous annoncent le lieudit « Le Barrage ». C'est là que nous devons nous tenir. En effet à droite 3 grands gourbis.

La musique du rég^t que nous relevons s'en va. Nous souhaitant bonne chance. Le coin n'est pas mauvais paraît-il. Chacun s'installe de son mieux. Il n'a pas l'air d'y pleuvoir de trop à l'intérieur. Des couchettes en treillage. On peut faire du feu à l'intérieur. Comme le bois ne manque pas que de flambées en perspective. Nous cassons la croûte et beaucoup s'allongent pour faire un somme.

11 décembre 1915 A 9 heures on est encore couché. Mais on vient nous réveiller pour aller au travail. On est réparti en plusieurs groupes suivant les têtes. Je vais travailler à la confection des claies pour faire un chemin. Il y a de la boue jusqu'au-dessus des chaussures. Il ne cesse de pleuvoir et un fort vent. Le soir bonne veillée autour d'un feu de bois vert et mouillé qui nous enfume comme il faut et fait pleurer les yeux. Pas de canonnade ni fusillade.

12 décembre 1915 On se lève de bonne à la voix douce du sous-chef, chacun se remet à l'ouvrage, clayonnage, transport de rondins etc.

Comme à l'habitude il faut tout faire avec rien.

Dans l'après-midi la pluie cesse pour faire place à la neige qui tombe en assez grande quantité.

Le soir une bonne flambée. Au dehors le calme n'est troublé que par quelques balles tirées par une mitrailleuse dans la direction de la route et qui viennent s'écraser dans les arbres avec un bruit sec.

13 décembre 1915 Le temps est au froid. Le tapis blanc est gelé. On peut naviguer sans se noyer les pieds. Rien de nouveau aujourd'hui.

14 décembre 1915 Il gèle toujours et l'on est mieux au coin du feu. Nous travaillons à différents travaux. Dans l'après-midi les Boches « marmitent » nos 2 lignes. Les éclats voltigent jusqu'à nos gourbis. Aussi nous prenons le prétexte pour nous rentrer et nous chauffer.

Depuis notre arrivée c'est la première fois que nous entendons les obus arriver. Le soir plusieurs équipes sont envoyées au ravin de Sonvaux près des Eparges pour aider au transport d'hommes ayant eu les pieds gelés. Il y en a 45 une paille !

15 décembre 1915 La journée se passe tranquillement. Le matin je vais à la corvée d'eau pour la cuisine du colonel. Un petit voyage de 2 h environ aller et retour au ravin de la terrasse. Petit coin charmant où une source s'en va rapide vers la plaine.

On y rencontre de nombreuses corvées d'eau. Heureusement l'endroit est bien caché par les taillis et personne à demeure aux environs. On y voit des artilleurs qui viennent pour leur cuisine, des hommes qui descendent des lignes pour venir au pinard blanc, des territoriaux etc... Beaucoup en profitent pour se laver et faire une petite lessive.

Le soir nous allons en corvée au ravin d'Hedevaux porter des fagots spéciaux que l'on doit allumer en cas de nappes de gaz asphyxiants pour s'en préserver.

Il fait un beau clair de lune et le calme règne.

Nous retrouvons la crête des Hures qui me semble gronder et plus loin dans la pénombre celle de Combres.

Nous revenons tranquillement à nos gourbis tout devisant.

Quelques coups de fusils troublent de temps à autre le silence de la nuit. Sitôt rentré je m'allonge dans ma couchette regardant les souris courir sur la toile de tente qui sert de plafond.

16 décembre 1915 Réveil en fantaisie. De suite en corvée. Nous allons ravitailler les crapouillots en ligne. Mince de corvée. Ce sont de grosses torpilles des 25 à 30 kil^{os} une paille. Chacun sa torpille sur l'épaule on défile en file indienne à travers les boyaux sinueux dont les côtés s'éboulent sous l'influence de la gelée. Nous arrivons enfin ! La colonne s'est allongée. Nous sommes à 60 ou 70 mètres de la ligne Boche. Un crapouillot la gueule en l'air attend sa ration. Un artilleur prend livraison des torpilles. Tout est calme. Un poilu assis dans une niche de boyau déjeune d'une tartine et d'un quart de jus. De retour nous avons un peu plus de loisirs pour regarder les lieux. Nous passons sous la route des Eparges à Mouilly. Le

bois à cet endroit est déchiqueté. Les troncs s'élèvent comme des chandelles. Quelle dévastation ! En rentrant c'est la soupe. Après-midi marmitage sans casse. Le soir quelques coups de mitrailleuse dans la direction de la route pour les corvées. On entend le frou frou des balles venant frapper les branches. Je me couche avec l'espoir que cette nuit nous ne serons pas réveillés.

17 décembre 1915 Nouvelle corvée de torpilles. La grosseur a augmentée. C'est du 42 à 45 k^{os}. J'ai déjà bien du mal à m'en charger une sur l'épaule aussi la Colonne s'égrene vivement. Le second voyage se passe un peu mieux mais les reins s'en ressentent pas mal. Heureux que demain on vide les lieux pour le repos.

18 décembre 1915 A dix heures le 128^e vient nous remplacer. Nous quittons le barrage. On descend la tranchée de Calonne jusqu'au 3 Jurés, puis Sommedieu et enfin Dieue où nous devons passer notre repos. Un grenier vaste sans éclairage du foin douteux où il y a certainement des poux.

Il paraît que demain et après-demain grande revue. Déjà des ordres pour l'astiquage et le nettoyage.

19 décembre 1915 Le matin grand nettoyage Je vais me laver à la Meuse. Il y a foule. Dans la matinée on nous distribue des capotes

neuves qu'il nous faudra rendre demain. Pensez cette revue sera passée par le Duc de Connaught. Il faut faire des épates. Après-midi nous allons à la sortie du pays faire la répétition pour demain devant le général de D^{ion}. Rentrée au cantonnement en musique.

20 décembre 1915 A 6 heures réveil. Il faut être prêt à 7 heures. Naturellement à 9 h ½ nous sommes toujours à faire le pied de grue. Enfin on s'en va à pied jusqu'à Ancemont, puis des autos nous emmènent à Dugny. A la descente dans ce pays célèbre parce que c'est le pays natal de notre T.M., on nous parque dans une église désaffectée. Pause de ¾ heures. Puis on nous emmène au château du sénateur Humbert où doit avoir lieu la représentation. Des aëros, nombreux, survolent le pays. Ils rasant les toits des maisons et envoient des petits drapeaux aux couleurs des deux nations. Tout le monde est en place. Le Duc de Connaught arrive suivi de ses officiers. Immédiatement, hymne anglais Marseillaise pendant que le duc passe en revue le détachement. Remise de décorations. Il en pleut. Puis le détachement défile. Ensuite les messieurs s'en vont dîner au château. Pendant ce temps nous jouons de nombreux morceaux du répertoire. Comme cela dure assez longtemps, on nous donne une pause pour manger. Ces messieurs mangent bien nous pouvons en faire autant. Il y a peut-être une petite différence entre leurs plats et les nôtres. Nous avons une boîte de singe pour trois, un quart de boule et une demie tablette de chocolat, plus un quart de vin avec ça on peut se goinfrer comme dit si bien notre aimable chef. A peine digéré reprise du concert. Puis la C^{ie} revient défiler pour le départ et reçoit les salutations du Duc. On remet ça pour l'hymne anglais, Marseillaise, et au drapeau.

C'est fini Les autos repartent et nous ramènent à Dieue. Rentrer au pays en musique. La soirée se passe bien calme. Il ne fait pas chaud du tout.

21 décembre 1915 Triste journée. La neige tombe sans arrêt. Pas de concert. On reste au cantonnement sans savoir quoi devenir.

22 décembre 1915 A la neige a succédé la pluie. Une petite accalmie pendant l'après-midi et nous donnons concert. Le reste du temps on ne sait quoi faire de soi. Le village on le connaît de tous les bouts. Heureusement que le soir on peut passer une bonne heure au chaud. Tout au bout du pays près du canal, dans une petite maison, une brave femme prend du café et du lait. Un bol de bon jus pour 25 sans sucre naturellement et l'on est heureux comme tout. Ce n'est pas principalement pour le café mais plutôt parce que l'on est au chaud et c'est toujours avec regrets que l'on part de là.

24 décembre 1915 Journée tranquille. Le matin nous touchons la nouvelle coiffure et le calot. C'en est fini du képi. La pluie ne cesse de tomber. Entre deux ondées nous donnons notre petit concert. Vers le soir chaque petit groupe de musiciens, chaque popote se prépare à

fêter le Réveillon suivant ses moyens. Nous sablons q.q. bouteilles et nous allons prendre le café au dehors. Des camarades nous ont invités. Ils mangent chez un civil. Nous passons une bonne soirée. Vers les onze heures nous partons à la messe de minuit. Je m'y embête passablement. Ce qui m'intéresse le plus ce sont les chœurs de jeunes filles ainsi que les chanteurs et la musique. A la sortie nous sommes rattachés par un vieux civil (Humbert) qui nous raconte qu'il a été musicien au 51 et il nous invite à venir boire une bouteille chez lui. Nous le faisons de bon cœur. Le vieux nous raconte des anecdotes de son temps, des camarades qu'il a connus et dont q.q. uns ne nous sont pas inconnus. Il nous offre un petit vin blanc qui n'a rien de désagréable. Vers les deux heures du matin nous regagnons notre paille où tout le monde dort déjà. Pas mal entre autres dorment d'avoir trop fêté la bonne bouteille.
25 décembre 1915 C'est Noël paraît-il. Il ne nous semble guère. Après le concert, nous commençons à faire nos préparatifs de départ

c'est que demain matin de bonne heure on lève le camp.

26 décembre 1915 A 4 heures du matin réveil ! Et à 5 heures en route. La nuit est noire comme de l'encre. On fait la première pause après Sommedieu. On pousse un soupir de soulagement car le sac est lourd. Puis on repart. On grimpe la côte de Sommedieu longue d'au moins 3k^m puis c'est le carrefour Bernatan Les 3 Jurés et à 9 heures nous arrivons sans encombre au barrage. Nous relevons la musique du 128^e. Je casse la croûte puis me déchausse et m'allonge. A peine le suis-je d'une demi-heure que l'on vient nous chercher pour une corvée de torpilles. A peine arrivé que ça commence déjà aussi. Ça Chacun deux torpilles de 14 à 16 k^{os} et nous voilà déambulant par les boyaux boueux qui par endroits ressemblent à de vrais cours d'eau.

En revenant ça marmite un peu. Nos 75 répondent. J'aide un camarade fatigué à porter son fardeau et je retourne en lignes avec lui. Le calme renaît.

Rentrer au gourbi nous sommes tranquille du restant de la journée.

27 décembre 1915 Réveil à 8 heures. Je suis de corvée d'eau pour la popote du chef. Je vais avec un camarade à la cabane du cantonnier sur la tranchée Calonne. Là il y a une citerne.

Des obus passent au-dessus de nos têtes allant choir au carrefour des « Trois Jurés ». L'après-midi, nous confectionnons des claies. La nuit est vite venue. Après la soupe, chacun fait sa correspondance ou fait la lecture. On s'enfume dans notre trou.

Au dehors le canon et la fusillade se sont tus.

Il fait un vent du diable, de la pluie et une nuit noire. On apprécie le gourbi et chacun souhaite qu'il n'y ait aucun blessé la nuit ni aucune corvée.

28 décembre 1915 Réveil à 8 heures. Le s/chef fait une vie de voleur parce que nous ne sommes pas encore au boulot. Aujourd'hui corvée de bois pour la cuisine du colonel. Le cuistot nous offre la goutte.

Après-midi je vais à nouveau casser du bois.

Vers le soir les Boches envoient des torpilles sur nos lignes. Bruit formidable que l'écho des

bois répète longtemps. La nuit venue, on se rentre au gourbi en attendant la soupe du soir. Veillée autour d'un bon feu de bois vert.

29 décembre 1915 La matinée est calme. Corvées diverses. Le soir les Boches torpillent de nouveau.

30 décembre 1915 Ce matin corvée pour le poste de secours. Transport de cuves et de chaux. Nous allons au lieu-dit « Le Trapèze ». On barbote comme des canards dans la vase. En revenant on entend la sonnerie d'une grosse cloche qui rappelle la sonnerie du village le dimanche pour la messe. Ici c'est pour un exercice de gaz. Chacun s'affuble de son masque et des lunettes que l'on ne garde guère, car elles sont tellement bien faites qu'au bout de quelques instants on n'y voit plus rien. Après-midi corvée d'eau et la goutte au retour comme à l'habitude. Vers minuit un semblant d'attaque de notre part. Nous en avons été avertis.

31 décembre 1915 Je vais à nouveau porter du matériel au ravin d'Hedevaux. Le temps est frais et il fait bon marcher. Un brouillard assez intense nous enveloppe. Au retour le soleil

soulève q.q. peu le voile de brume qui nous cachait la crête des Eparges et celle de Combres. Tout est calme. Rien ne bouge. On pourrait croire que tout ce que nous voyons est désert. Pourtant des hommes sont enfouis sous terre comme des taupes. Nous revenons tranquillement. Après la soupe corvée d'eau pour la cuisine du « Colon ». Des avions Boches prennent leurs ébats. Le soir le temps se gâte. Le vent et la pluie s'en mêlent. On goûte le bonheur d'avoir un gourbi à peu près potable et surtout un bon feu. Espérons que les Boches ne nous enverront pas d'étrennes.

1^{er} janvier 1916 On se lève à 8 heures. Chacun souhaite une bonne année à son camarade et tout le monde la fin de cette guerre. La réalité nous est tout de suite rappelée par le s/chef qui nous envoie en corvée. On se tape deux voyages de fagots au poste de secours d'un B^{on} en lignes. On patauge dans la boue à qui mieux mieux. Après-midi corvée d'eau au ravin d'Hedevaux. En même temps

nous faisons une chasse à l'aluminium. Nous rentrons bredouilles. La nuit est vite venue. La soupe et voilà le jour de l'an passé. Il nous a semblé pareil aux autres jours. Vers onze heures du soir alerte pour exercice contre les gaz. Nuit pluvieuse et noire.

2 janvier Rien de nouveau. Corvées comme à l'habitude.

3 janvier Au réveil on monte le sac pour le départ. C'est le repos qui s'annonce pluvieux. La pluie ne cesse en effet de tomber et l'on appréhende les kilomètres à tirer. A dix heures la musique du 128^e vient nous remplacer et nous voilà parti pour Génicourt. Passons au carrefour des 3 Jurés et descendons la côte qui nous conduit à la ferme d'Amblonville. Puis c'est Rupt que nous traversons sous une pluie battante qui ne cesse qu'à notre arrivée à Génicourt. Nous reprenons possession du même cantonnement. Depuis notre dernier séjour la paille n'a pas encore été changée. C'est à hésiter de s'y allonger. Il doit y avoir des totos en masse. Rats et souris y pullulent. Enfin on prend place et de bonne heure on se couche.

4-5-6 janvier Journées sans incident. C'est la vie monotone des cantonnements de repos. On gèle depuis le lever jusqu'au coucher, sans savoir quoi faire en dehors du service. Nous faisons concert l'après-midi.

7 janvier 1916 Après le jus, étude et répétition. Après la soupe, revue et remise d'une médaille militaire. Défilé et rentrée en musique dans le pays. A 3 h ½ concert sur la place.

8 janvier 1916 Aussitôt le jus, corvée de patates puis étude et voilà une matinée de passée. Il pleut pour ne pas changer et cette nuit il a fait un temps épouvantable. Il faisait meilleur enfoui sous ses couvertures que d'être en lignes. Vers 1 heure un petit rayon de soleil et nous allons faire concert au logement du général Bréthin. Il ne peut moins faire que de venir nous féliciter et nous fait jouer la Brabançonne qu'il écoute découvert !!!

Le concert fini nous sommes libres pour le restant de la journée. Je vais faire ma correspondance

à l'église qui est désaffectée et sert de salle de lecture et de feux. Je vais passer la soirée avec un artilleur du 29^e de Beauvais.

9 et 10 janvier 1916 Les tuyaux de départ circulent, on parle d'attaques. Concert le dimanche après-midi.

11 janvier A 5 heures réveil. Cette fois c'est le départ pour le barrage. Encore un repos de terminé et une fois de plus on remonte en lignes. Enfin nous aurons du feu dans notre abri et si le secteur est calme nous serons moins malheureux qu'au repos. La pluie qui n'a cessé de la nuit s'arrête de tomber sur le matin. Nous faisons le voyage sans encombre. Rien n'est changé. La musique du 128^e s'en va et nous reprenons nos places dans les gourbis. En voilà pour huit jours.

12 janvier 1916 A huit heures je vais à la corvée de bois pour la cuisine du colonel. Il a gelé q.q. peu et il fait frais. On a la piquette à couper des bois.

Après la soupe je retourne de nouveau au bois.

Les Boches ne sont pas commodes cette après-midi. Ils arrosent sans cesse vers le carrefour des Trois Jurés avec de grosses marmites dont quelques-unes n'éclatent pas. Puis devant et

derrière nos gourbis du barrage c'est du 77. Les éclats voltigent drus aussi je me planque pendant quelques instant car je tiens assez à ma peau. Dans la soirée je vais à l'eau. Des grosses pièces de chez nous tirent faisant résonner les bois. Avec la nuit le calme renait. Après la soupe du soir je vais aux lettres en place d'un camarade fatigué car les copains ont eu corvée de torpilles. Je crois que demain je n'y coupe pas à mon tour.

13 janvier 1916 Dans la matinée je vais à la corvée de torpilles. Cette fois on est à deux pour se relayer car ce sont des 45^{kg}. La boue passe par-dessus les chaussures et par endroit vous cache un trou ou l'on s'enfoncé jusqu'à mi-jambe. Puis nous prenons un boyau avec de l'eau comme on veut et avec la torpille sur le dos inutile de chercher un chemin plus propre. Le mieux c'est d'y aller carrément (au retour la soupe, ensuite nouveau voyage).

Nous allons porter tout cela au ravin de Sonvaux. Par le temps assez clair on distingue les tranchées allemandes sur la crête en face. Les crêtes des Eparges de Comble et d'Hattonchatel ont l'air d'être tout près. Au loin dans une éclaircie de soleil on aperçoit la plaine de la Woèvre avec Conflans. Mais il ne faut pas trop nous attarder sur le boyau car il se pourrait que quelque chose arrive. Autour de nous, la terre remuée et les arbres brisés nous font voir que le coin n'est pas toujours fameux. A deux endroits du boyau des restes de soldats enterrés à même le parapet laissent voir des ossements bouts de capote un peu de chaux dessus pour éviter l'odeur. On ne saura jamais les noms des malheureux qui sont là.

Nous rentrons tranquillement. Tout est calme auprès d'hier. Quel changement. En attendant la soupe on s'enferme dans le gourbi et autour d'un bon feu de bois on s'ennuie copieusement. Au dehors une pluie fine mélangée de neige tombe rafraichissant le temps. Il ne va pas faire chaud cette nuit.

14 janvier 1916 Ce matin je suis de corvée de bois. Il tombe un peu de neige. Avant de partir je prends un bon chocolat que l'ami Serry nous prépare. Un peu avant la soupe, plusieurs bordées de 77 viennent s'échouer en avant de nos gourbis.

Après la soupe je vais à la chasse à l'aluminium dans les trous de 77 du matin.

15 janvier 1916 Corvée de matériel contre les gaz au ravin d'Hedevaux. Nous portons des pétards spéciaux contre les gaz. Voyage tranquille. Après-midi la pause.

16 janvier 1916 Repos le matin en vue de la corvée de l'après-midi. Après la soupe nous faisons deux voyages de grosses torpilles. Les chemins sont toujours aussi mauvais et l'on se tord les pieds à chaque instant. Dans la soirée les Boches marmitent les lignes. Je vais aux lettres aux « Trois Jurés ».

17 janvier 1916 Le matin corvée de fagots à porter au poste de secours du ravin d'Hedevaux. En chemin on nous tire en photo. Temps superbe. Nous rentrons pour la soupe. Après-midi corvée de poste de secours de la « Bastille ». En rentrant je m'amuse à bricoler q.q. menus objets en aluminium pour passer le temps.

18 janvier 1916 Pour gagner l'appétit, corvée de fagots au poste de secours du Trapèze. Puis après la soupe on se tape un voyage de torpilles et un nouveau voyage au « Trapèze ». La pluie se met de la partie.

Enfin demain c'est la relève.

19 janvier 1916 Sitôt levé on prépare le sac et au moment de boire le chocolat un malheur arrive. La gamelle se renverse. On se rattrapera sur la soupe Vers les 9 heures du matin nous quittons le barrage et prenons la route de Dieue.

Le temps se maintient pendant la route.

20 janvier 1916 Nous avons repris notre ancien cantonnement. Le foin est un peu plus poussiéreux que la dernière fois. Nous touchons des pailles. On se croirait presque chez soi ! Ce qui manque par exemple c'est la lumière qui ne nous arrive que par une petite lucarne. La pluie ne cesse de la journée. Nettoyage des effets. Le bruit circule que les permissions sont suspendues. Les tuyaux les plus divers circulent. Pas de concert.

Du 21 au 26 janvier 1916 C'est le repos toujours morne et triste avec un temps pluvieux. Et l'on s'ennuie fermement. La seule distraction c'est le soir où nous allons prendre un jus chez

la vieille femme près du canal. Dans la nuit du 26 je prends le planton au poste de police pour réveiller la musique demain matin.

Je me couche mais ne peut guère dormir car les rats font un rude boucan. Vers les 2 heures du matin les hommes du poste organisent une chasse en règle.

27 janvier 1916 Départ à 4 h du matin.

Le temps se maintient. A Sommedieu nous laissons nos instruments, puis on gagne le barrage sans encombre. Aucun bruit, pas de canonnade.

Pendant notre absence les Boches ont bombardé autour des abris. Des arbres brisés des trous tout frais nous font voir qu'il faut se méfier. Espérons que nos 8 jours se passeront tranquillement.

28 janvier 1916 Corvée au P. S. de la Bastille où nous portons des masques. Après-midi on vient nous chercher pour casser des cailloux et faire

un chemin. Il est dit que nous ferons tous les métiers.

29 janvier 1916 On continue à casser des cailloux que l'on va extraire dans une carrière voisine

30 janvier 1916 Le matin corvée pour le poste de secours à la Bastille et l'après-midi corvée de bombes à Sonvaux.

31 janvier 1916 La nuit a été froide. Le sol est durci. Je vais au ravin de « France » porter des sachets. Belle promenade par ce beau temps.

Le temps clair permet aux aéros de se montrer et de se faire canarder. Après la soupe voyage de bombes à Sonvaux et à la Bastille.

4 février 1916 C'est la relève, tout est calme. En arrivant à la cabane du cantonnier, une marmite vient éclater sur notre gauche. Moment de panique, les uns continuent sur la route, d'autres filent à travers bois mais sont obligés de revenir sur leurs pas arrêtés par des réseaux de fils barbelés. Au carrefour des 3 Jurés ont se remet en ordre et q.q. camarades se font attraper pour avoir eu peur par un monsieur qui reste bien tranquille au fond du gourbi pendant les séjours en ligne et qui fait de la bravoure à l'arrière.

5 février 1916 A peine arrivé musique par ci et par là. A 6 heures du matin nous allons jusqu'à la ferme d'Amblonville pour une revue d'un rég^t de territoriaux et remise de décorations. En attendant le général, le commandant des territoriaux leur fait exécuter quelques mouvements de parade. Nous passons une bonne crise de rigolade. C'est terrible de voir mener des vieux comme cela. Après la revue nous faisons défiler le rég^t à Rupt devant ces messieurs. Ne nous plaignons pas, on nous donne 40 francs pour la clique et la musique.

Au retour après s'être envoyé 15 k^m on mange la soupe de bon appétit. Nous touchons enfin de la paille propre pour remplacer celle qui s'y trouve depuis plus d'un mois.

Jusqu'au 11 février repos. Le 11 au soir nous apprenons que les permissions sont de nouveau suspendues. Ce qui ne nous réjouit guère.

12 février 1916 A 4 heures réveil et bientôt on part de nouveau vers le barrage. Il fait encore nuit noire et un léger brouillard tombe. La neige qui couvre les champs donne un peu de clarté. On arrive sans encombre au barrage.

En passant près des grosses pièces vers la cabane du cantonnier, nous pouvons constater les dégâts produits par le bombardement Boche.

La B^{ric} a été repérée comme il faut et a reçue quelque chose comme marmites. Le terrain remué des arbres fauchés en témoignent. Au barrage je vais comme planton à un abri de munitions. On y est tranquille. Je m'installe là avec un camarade. Peu d'ouvrage. De bonne heure je me couche. Le matelas n'est guère moelleux. Il est composé de sacs de cartouches. Je m'en accommode tout de même.

13 février 1916 Je fais la grasse matinée sur mon matelas de cartouches. Il est 9 heures lorsque je me lève. Déjà au-dehors les camarades nettoient la route et les corvées de soupe arrivent.

La journée se passe dans le calme. Vers le soir une petite pluie fine se met à tomber. Il ne fait pas chaud. Un thé bien chaud et au lit.

Du 14 février au 17. Rien de nouveau. C'est le calme complet. Le mauvais temps ne cesse pas. Presque tout le temps de la pluie. Je tiens bon dans mon petit gourbi.

18 février 1916 A 4 heures du matin on vient nous relever de notre emploi. Ce n'est pas pour nous enchanter. A 8 heures je boucle mon sac et regagne l'ancien gourbi où je reprends ma place. La neige tombe. Dans la soirée canonnade assez vive. La pluie a succédé à la neige et l'eau s'infiltré dans le gourbi un peu partout. Demain il va falloir aller casser des cailloux. Ça ne m'enchant guère d'un pareil temps. Enfin on verra ça. Je m'enfouis sous ma couverture écoutant le vent et la pluie qui battent les arbres de la forêt.

20 février 1916 A 8 heures je pars avec q.q. camarades travailler à la route. Au bout d'une heure on vient nous chercher pour porter des torpilles

avec les marmites qui tombent justement vers l'endroit où nous allons. Pourvu que ça ne dure pas. La position de crapouillot où nous allons est toute nouvelle. Le boyau n'est pas trop sale mais le bombardement à fait du dégât, par endroits les parapets sont complètement éboulés. On file au plus vite sans souci du poids que l'on a sur le dos. On revient sans s'amuser. Dans un parapet un pied dépasse, chose assez commune dans ce secteur. Après la soupe on nous annonce repos pour l'après-midi. Le temps a l'air de vouloir se mettre au beau. Le soleil fait son apparition.

Mais voilà que l'on revient nous chercher. Encore des torpilles à porter à la même position que le matin. Voyage sans incident. Puis on remet ça à la Bastille. Quelques grosses marmites éclatent sur notre gauche pendant le trajet. Les éclats voltigent jusqu'à nous. Nous rentrons il est nuit. Les pieds mouillés d'avoir navigué dans l'eau, bien fatigué aussi. Pour un dimanche c'est réussi. Je vais bien dormir cette nuit.

21 février 1916 Nous ne sommes pas encore relevés et on n'en parle même pas. Cette nuit il a gelé ferme. Le temps est froid et sec. Le soleil brille et réchauffe un peu. Les avions s'en jouent dans les airs. A quelques-uns nous allons au ravin d'Hedevaux porter du matériel contre les gaz. Il fait bon à marcher sous-bois.

La canonnade se fait entendre vers S^t Michel. Dans notre secteur c'est calme il vaut mieux. A la sortie du bois, les crêtes des Hures de Montgirmont et des Eparges et Combres se détachent sous le soleil. Le coup d'œil est magnifique. Partout la terre labourée et rien ne bouge on croirait que personne n'habite ce champ de désolation. Sur la crête des Eparges des gros noirs éclatent sans arrêt, dégageant des panaches de fumée. Il ne doit pas y faire bon là-haut.

Dans la plaine de la Woëvre les villages brûlent sous les rayons du soleil. Au loin Etain perdu dans un léger brouillard.

Le canon ne cesse de gronder on voit qu'il fait beau l'artillerie en profite. Après-midi nous travaillons à la route. Soirée tranquille mais à 9 heures du soir on vient nous faire déguerpir pour faire trois voyages de torpilles. La nuit est calme, pas de canon et nous déambulons à travers les boyaux bien détériorés. Rentrons à 1 heure du matin. Je mange un morceau et ne suis pas long à dormir.

22 février 1916 Je me lève il est 10 heures. Personne n'est venu nous faire lever. On va à la route après la soupe du matin. A 5 h en revenant on nous annonce la relève, et chacun de se préparer. A 8 heures nous quittons le barrage et prenons la direction du ravin de La Fontaine Robert. Le froid est assez vif il fait bon à marcher.

Au ravin tous les gourbis potables sont pris. Nous logeons dans un abri en clayonnage que nous avons habité l'été dernier. A cette époque il n'y faisait guère chaud la nuit. Maintenant que c'est l'hiver la température n'aura pas augmentée. Enfin il n'y a pas de choix à faire heureux encore d'avoir celui-là.

23 février 1916 IL n'a pas fait chaud de la nuit. Aussi comme nous sommes de repos je reste sous mes couvertures jusqu'à la soupe pour avoir moins froid. On s'occupe de nous caser un

peu mieux et ce n'est pas sans mal. Enfin à cinq nous avons un petit un gourbi en planches. On peut y faire du feu. La soirée se passe auprès du feu. Au loin le canon gronde fortement vers Etain.

24 février 1916 On se lève vers les 8 heures du matin. Je me fais un bon chocolat et vais à la source faire un peu de toilette, ce dont j'avais besoin. Dans l'après-midi vers les 3 heures, on nous donne alerte. Personne par exemple ne s'attendait à cela. Qu'est-ce qui se passe. En hâte on avale une soupe servie en vitesse et à 5 heures sac au dos on part pour une direction inconnue. Nous sommes en queue du rég^t donc ce n'est pas pour aller au repos. Un roulement sourd ne cesse de gronder. Les tuyaux les plus divers circulent. Ce qui est certain c'est que ce ne sera pas rigolo, loin de là.

Nous descendons la tranchée de Calonne puis la route de Verdun jusqu'au fort du Rozelier. Là le régiment s'arrête pour la distribution de vivres. La nuit est venue et un petit vent froid nous glace. On casse une croûte sans y voir. Pas besoin de lumière pour manger. Puis la colonne repart. On quitte la grande route de Metz-Verdun et passons au fort même de Rozelier. Naturellement la musique perd contact avec la colonne et l'on nage quelques minutes pour la retrouver. On avance toujours. Nous sommes sous-bois. La route fait les montagnes russes et le sac commence à me torturer les épaules. Et si l'on savait encore où l'on va. Mais rien. Le canon gronde et d'après le son nous nous en rapprochons au fur et à mesure. On débouche sur un plateau. Verdun est à notre gauche. Sur notre droite les éclairs de shrapnells fusent sans arrêt. Ça vous fait une petite sensation. Le dire peut être tout à l'heure on y sera là-bas ou ça marmite ? On avance toujours. Plus on va, plus la marche se ralentit. On fait dix pas puis arrêt cinq minutes. Une marche de crapaud qui éreinte. On s'allonge à terre. A peine y est-on que l'on repart et tout à coup un ordre arrive jusqu'à nous. Demi-tour ! On croit s'être trompé de chemin. Mais le bon tuyau arrive. On retourne à la Fontaine Robert. Pourquoi ? Paraît que le régiment devait attaquer en place d'une division marocaine qui n'était pas arrivée à temps. Mais au dernier moment elle est venue. Quel soulagement ! Combien de vies prolongées, mais c'en sera d'autres qui prendront.

Il y a le « moi » qui vous rend égoïste. Nous voilà donc refaisant en sens inverse le chemin parcouru. Cette fois nous sommes en tête. On file comme des zèbres malgré la fatigue, heureux d'éviter de monter en ligne et pensant que là-bas au ravin de la F. Robert une petite baraque nous attend. Au fur et à mesure la colonie s'égrenne. C'est que la trotte est longue et que la fatigue se fait sentir, et c'est bien vannés que nous rentrons au cantonnement. Il est 5 heures du matin. Ça fait 12 heures de balade avec le barda au dos. On casse la croûte et bientôt tout le monde ronfle.

25 février 1916 A 1 heure de l'après-midi, je me lève pour manger. Je suis encore tout courbaturé.

De nouveau on nous fait encore monter nos sacs. Espérons que cette fois nous ne bougerons pas. Journée sans incident.

26 février 1916 Toujours en alerte. Le canon ne cesse jour et nuit. Que se passe-t-il vers Verdun. Dans la Woèvre en face de nous ça se remue aussi.

27 février 1916 A peine levé on nous fait changer de local. Le rég^t va monter en ligne dans la plaine et il quitte le ravin. Nous suivons par la suite. On nous case dans une autre baraque pas trop pire. Les tuyaux circulent toujours.

28 février 1916 Dès le matin le canon gronde surtout dans la plaine. Nos 75 en mettent un coup. Une partie du rég^t doit attaquer dans la soirée pour la reprise du village de Manheulles. C'est que les Boches ont fait une rude avance. Et c'est la crête des Eparges qui se trouve le pivot et sera prise de revers si les Boches avancent encore. Manheulles a été fortifié par nous et c'est contre nos propres fils de fer que le 2^{ème} b^{on} va s'avancer. Les Boches répondent au bombardement et de chaque côté du ravin il arrive des fusants. Les éclats ronronnent dans l'air. On nous fait tenir prêt à partir. C'est l'attente fatigante. Quelques blessés passent sur la route. Dans la soirée comme tout rentre dans le calme nous regagnons nos cabanes et aussitôt

les équipes partent aux blessés. C'est à la ferme de Muronvaux, située au pied du versant des Hauts de Meuse vers la plaine de la Woëvre.

Après un voyage sous-bois on accède à la ferme par un chemin presque à pic. On va prendre la suée pour faire le travail. Le poste de secours est installé dans la cave de la ferme. Une cave immense voutée où l'on peut se retourner. Une odeur écœurante s'en dégage. Une quarantaine de blessés couchés sont étendus sur de la paille. L'éclairage est plutôt faible. On se croirait dans un caveau funéraire. Nous commençons nos voyages. La route défoncée par endroits fait faire des bonds du diable à notre voiturette. Toute la nuit on navigue. Avec mon équipe nous faisons 4 voyages. Environ 25 à 30 kil. dans notre nuit. Et rompus nous rentrons au petit jour nous reposer au ravin

29 février 1916 Après avoir dormi quatre heures je me lève pour la soupe. Je suis encore tant fatigué de la nuit. Le canon gronde assez fort dans la plaine. Sur le Verdun le roulement ne cesse nuit et jour. Quelques équipes marchent.

1^{er} mars 1916 Le bombardement continue par à-coups. Le château de Muronvaux est bombardé. Quelques brancardiers sont blessés dont un grièvement.

2 mars 1916 A 6 heures du matin on nous emmène pour aller sur la route d'Haudiomont chercher du matériel provenant de baraques Adrian. Il ne fait bien chaud. Cette nuit il a gelé fort. Je vais pendant ce temps-là avec mon équipe chercher un sergent blessé au château. Nous le ramenons jusqu'aux ambulances divisionnaires. Là nous trouvons quelques provisions à acheter aux automobilistes.

C'est plutôt rare en ce moment de trouver q.q. chose.

Dans la soirée bombardement du château avec des obus à gaz.

3 mars 1916 Le canon gronde toujours. La pluie fait son apparition. Rien de nouveau pour nous.

4 mars 1916 Après-midi nouvelle corvée de matériel. Le village d'Haudiomont est en train de déguster. Il a souffert du bombardement du 28 le jour de l'attaque de Manheulles qui entre autres n'a pas réussi. Comme travail il faut porter à bras le matériel du haut d'un grand talus à la route. Là on le charge sur des petits wagonnets, pour les mener au carrefour Bernatan. On rentre pour la soupe. Au moment de se coucher, on nous vide du gourbi. Un rég^t venant s'installer au ravin. Tant bien que mal avec le système D on se case où l'on peut. Puis de nouveau il faut aller cette nuit à la corvée de matériel jusqu'à minuit et encore grâce des avaries survenues il faut trimer. Il ne fait pas chaud et toutes les 10 minutes un obus arrive pour la route là où l'on charge les wagonnets. Aussi chacun rouspète surtout que l'on fait là un travail qui ne servira guère pour nous autres. Ce sera plutôt pour ces messieurs. Enfin on peut se coucher et je ne suis pas long à dormir.

5 mars 1916 Cette fois on déménage du ravin de la Fontaine Robert. Nous allons dans un petit ravin au-dessus du château de Muronvaux. Là je trouve l'Etat-major du rég^t. Naturellement aucun abri. On nous donne des panneaux provenant du matériel apporté au carrefour Bernatan. Mais il faut aller les chercher. La matinée y passe. On mange froid puis on se met à terrasser pour la construction d'un gourbi. Un ordre arrive de cesser l'ouvrage on va déménager. On attend. Vers 3 heures contre ordre on reste la nuit ici. On reprend pelles et pioches, et la nuit tombe que c'est à peine terminé.

Entre temps un petit bombardement des lieux qui n'avait rien d'amusant. Pas de casse, heureusement.

6 mars 1916 A 6 heures on se lève tout raide. Je suis gelé et n'ai guère dormi. Il faisait trop froid. D'ailleurs il gèle dur. On lève le camp. Nouveau déménagement. On porte les sacs au carrefour Bernatan. Puis on revient chercher les fameux panneaux. On attend les ordres. La neige se met à tomber et la nuit va bientôt venir. On ne sait pas encore où nous irons coucher. Enfin l'endroit est désigné par ces messieurs.

Nous y portons notre barda. C'est près de la tranchée Calonne, sous-bois, sous la neige qui tombe toujours. De gourbis aucun. Il faut se construire q.q. chose. Tout d'abord, nouveau

transport du matériel, du carrefour à l'endroit désigné. La plupart de tout cela servira à la confection de baraques pour ces messieurs et à un poste de secours où aucun blessé ne passera probablement jamais. Mais là ces messieurs seront tranquilles dans ce coin isolé. Il est nuit que nous travaillons à nos cabanes, toutes simples. On enlève la neige, et à l'aide des panneaux, on fait des niches. Quelle vie de nomade tout de même.

7 mars 1916 Le canon nous réveille à 5 heures du matin. Ce sont nos 75 installés dans le bois près de nous qui tirent tant que plus. Bien sûr que q.q. chose d'anormal se passe dans la plaine. On perçoit le bruit d'une forte fusillade. A 7 heures tout le monde est levé. On patauge dans la neige chaque groupe se met à l'ouvrage pour construire

un gourbi qui peut-être ne servira pas ou très peu.

Dans la matinée je vais à la corvée d'eau à la Fontaine Robert. Au ravin il y a de la troupe et de l'artillerie partout. On ramène vers l'arrière les grosses pièces de la défense. Un gourbi a été détruit par un obus et il y a eu de la casse. On travaille jusque la soupe du soir au gourbi. La nuit sous nos planches nous écoutons le canon qui gronde avec violence vers Etain. Ça doit chauffer dur par là. Quel effet cela produit la nuit cette canonnade ou plutôt ce roulement.

8 mars 1916 Dès le matin on se met à l'ouvrage. Le gourbi s'avance. On ne cesse de la journée. Et pour terminer nous partons en corvée pour Bonzée. Pour cela nous allons au carrefour des 3 Jurés. Là on nous donne 3 fagots enveloppés dans du carton bitumé. C'est pour allumer en cas d'émanations de gaz afin de chasser ces gaz. Le voyage se passe bien pour aller. Nous descendons dans la plaine quelques obus arrivent dans le village peu avant, aussi nous faisons vite. D'après ce que je puis juger le village a déjà bien dégusté. Nous passons une petite rivière sur une passerelle. Le pont ayant probablement été démoli. Le P. de S. du B^{on} se trouve dans une cave. Nous y faisons une petite pause et revenons vers la tranchée de Calonne à dix heures nous sommes de retour.

9 mars 1916 Aujourd'hui achèvement du gourbi. Il est assez confortable mais pas garanti contre les marmites. Nous avons table, bancs, une cheminée, le chauffage ne manque pas. La neige ne cesse de tomber. Le soir nous passons une bonne soirée auprès du feu. Au dehors tout est calme. Estimons-nous heureux auprès des camarades en ligne.

10 mars 1916 Le soleil fait son apparition.

Dans l'après-midi nous allons chercher un mort, c'est un pionnier de la C^{ie} qui a été tué au carrefour des Trois Jurés pendant une corvée. Il est dans un piteux état.

11 mars 1916 Ce matin corvée d'eau à la Fontaine Robert, après-midi marmitage des batteries qui sont devant. Je vais avec quelques camarades porter le mort d'hier au cimetière de carrefour Bernatan.

Du 12 au 16 mars Nous bricolons sans faire grand-chose.

16 mars 1916 Il fait un temps superbe. Après la soupe du matin, on vient nous chercher pour aller en corvée. Il y avait trop longtemps que l'on nous avait laissé tranquille. IL s'agit de creuser des caniveaux dans le bois qui serviront pour des fils téléphoniques. Nous allons au bois Beauchamp près du versant qui donne sur la plaine de la Woëvre. On a un superbe coup d'œil depuis Haudiomont jusqu'à Combres. Des obus de gros calibres arrivent sur Mont-sous-les-Côtes éclatant avec un bruit formidable. Nous nous mettons à l'ouvrage. Le travail ne va pas tout seul dans ce terrain caillouteux et rempli de racines. A cinq heures nous rentrons à « Panneau ville » pour y déguster un riz au gras.

17 mars 1916 A 6 h ½ debout. Nous déjeunons et en route pour le Bois Beauchamp. Le temps est au beau. Ça sent le printemps.

On se met à l'ouvrage. Dans le ravin de Mont les obus ne cessent d'arriver. Le temps est très clair. De la bordure du bois on voit très bien quantité de villages aux maisons blanches qui brillent au soleil. Dans la plaine chez les Boches nos 75 et gros obus éclatent de temps à autre.

18 mars 1916 Cette nuit on est venu chercher quelques équipes pour aller à Bonzée chercher des blessés. Hier soir au moment de nous coucher une lueur d'incendie formidable s'éleva assez longtemps au nord de Verdun. Peut-être un dépôt qui sautait. Nous allons au travail

comme hier. Beau temps. Les avions s'en paient une bonne. Et plusieurs fois nous sommes obligés de nous mettre à l'abri sous de gros arbres car les frelons retombent drus. Nous quittons l'ouvrage à 3 h ½. On vient nous chercher. On quitte nos gourbis pour aller ailleurs vers Mouilly paraît-il ! Départ prévu 7 h du soir. Nous montons nos sacs tout en regrettant de quitter un aussi bon coin et c'est surtout le petit gourbi bien aménagé que nous n'aurons plus. Une musique vient nous relever et prendre possession des abris. A 9 heures nous

sommes encore là. Il faut attendre que ces messieurs aient dîné. Enfin on part à travers bois, vers la ferme d'Amblonville. Il fait un clair de lune superbe. Près de la ferme on fait la pause. Il s'agit maintenant de savoir où l'on va coucher. Jusqu'à minuit nous attendons écoutant les bourdes d'Ax qui croit voir les feux d'un dirigeable en tournée dans les airs.

Enfin on a trouvé q.q. chose. Le chef s'est lui-même rendu compte. Il n'y a pas d'abris nous dit-il. Mais il y a un boyau couvert par endroits. C'est propre et pas de « Colombins ». Avec ça on peut être satisfait. Par contre lui couche dans une baraque. Chacun s'installe de son mieux. En nous serrant les uns contre les autres on gagne un peu de chaleur.

19 mars 1916 Je me lève de bonne heure. Il fait un beau soleil. Nous sommes sur la pente qui longe la route qui mène à Mouilly dont on aperçoit les maisons. Avec les camarades nous confectionnons des claies pour nous coucher dessus car la terre est humide.

Nous sommes plus près des lignes étant au repos que lorsque le rég^t était en ligne. Dans la vallée un petit ruisseau court vers Rupt-en-Woëvre. Il passe près de la ferme d'Amblonville où loge un B^{on} au repos.

Nous serons bien ici mais il ne faudra de mauvais temps.

20 mars 1916 Rien à faire. On s'amuse à regarder les Boches tirer sur une saucisse.

En face sur la crête opposée une B^{rie} de 75 arrose chez les Boches. Le temps à l'air de se gêter.

21 mars 1916 Il fait assez beau ce matin. Pendant la soupe nous assistons à un bombardement par les Boches sur une des crêtes face à nous. Il y a là en effet une fausse batterie. Les Boches l'arrosent copieusement. Les obus arrivent par quatre éclatant avec fracas. Puis le calme renaît. Le soir avec q.q. camarades nous allons faire promenade jusqu'au cimetière de Mouilly envahi par l'herbe.

22 mars 1916 Comme la veille les Boches arrosent la fausse batterie.

23 mars 1916

24 mars 1916 A 3 heures de l'après-midi départ pour le « barrage ». Nous prenons un sentier au creux d'un ravin étroit sous-bois qui nous mène juste à nos gourbis. Le temps s'est refroidi. Nous ne trouvons aucun changement. Je reprends mon ancienne place dans l'abri.

25 mars 1916 A 6 heures du matin réveil par notre aimable sous-chef, toujours prêt à vider le monde des abris à coup de pied au derrière. Nous reprenons le métier de cantonnier. La journée se passe bien. A 5 heures du soir en rentrant du travail une surprise nous attend. Corvée de torpilles. Encore une habitude que ces messieurs n'ont pas perdu. Nous voilà parti. A l'aller tout va bien. Mais au retour les Boches envoient de grosses marmites. Notre artillerie venait de les sonner, il était juste qu'ils répondent mais au lieu que ce soit les artilleurs qui récoltent se sont les poilus en ligne. A quelques-uns nous entrons dans un gourbi où se tient une section en réserve. Après une accalmie nous mettons le nez dehors pour partir. A peine 500 m. de franchi que la danse recommence et tout près. Les éclats voltigent drus. Vite je me colle dans un trou, mais vu le peu de solidité je file avec les autres dans un abri de bombardement tout proche. Les obus arrivent par rafales. Tout tremble. La tôle servant de tuyau de poêle au gourbi s'abat dans le boyau. Les éclats retombent en quantité. Un loustic raconte qu'il y a des fiches rouges en l'air. Enfin le calme revient. Nous en profitons pour filer au plus vite. La nuit est tombée et dans les sinuosités du boyau on manque à chaque pas de se casser la figure. A peine sorti de la zone bombardée que cela recommence. Tout le monde rentre à bon port.

26 mars 1916 Aujourd'hui je suis aide-maçon. Je charrie des pierres pour la confection d'un mur dans le boyau du poste du colonel.

Vers le soir nos grosses se mettent à tirer sur les lignes boches. Nous regardons ces énormes morceaux de ferraille passer dans les airs.

Les boches répondent par un violent bombardement de nos lignes. Il y a un blessé et deux tués paraît-il.

La nuit tombée tout rentre dans le calme. La pluie fait son apparition.

27 mars 1916 Je travaille au chemin de pierres.

28 mars 1916 Le matin à 8 heures corvée de torpilles à une nouvelle position du côté de Sonvaux. Le voyage se fait tranquillement. Nous rentrons par un boyau qui a bien souffert des derniers bombardements. Un beau 210 non éclaté git au milieu du boyau. Il se met à pleuvoir nous espérons ne pas aller au travail. Nous nous n'y réunissons pas. On nous envoie au chemin.

Le travail n'y est pas acharné. Puis un petit bombardement des divisions. Le soir au moment où l'on pouvait se croire tranquille l'on vient nous chercher pour ramener des morts. Nous allons au poste de secours du B^{on} où se trouvent les morts. Ce sont des artilleurs qui ont été tués par l'explosion d'une torpille qu'un éclat malheureux était venu frapper alors qu'elle était prête à partir. Les corps sont horriblement mutilés. Il en est un dont on ne ramène que des morceaux.

29 mars 1916 Ce matin nous avons la pause. Après-midi q.q. équipes vont au cimetière creuser des fosses pour les malheureux que nous avons ramenés cette nuit. Avec d'autres je vais au chemin de pierres. On vient bientôt nous rechercher pour porter des rails à la position des Sonvaux pour consolider l'abri des crapouillots. On nous colle tout d'abord un rail d'au moins 150 k^{os} très long. Certainement que dans les boyaux nous n'y arriveront pas. Malgré nos objections il faut partir. Juste à l'entrée du boyau nous rencontrons l'aspirant qui commande la position. Nous lui faisons remarquer la difficulté de porter un pareil fardeau. Du coup on abandonne notre rail et nous allons en chercher de plus court et moins lourd. Les voyages se font sans incidents. Depuis quelques jours les repas sont détestables, c'en est dégoûtant.

30 mars 1916 Beau temps travail à la route toute la journée.

31 mars 1916 Travail à la route. Le calme est complet des deux côtés. Le temps est au beau, aussi les avions voyagent. Le soir je vais avec l'équipe chercher un mort au p. de S. voisin du lieu où nous travaillons dans la journée. Nous ne sommes pas arrivés à mi-chemin que des 77 arrivent nombreux vite nous sautons dans un abri où nous avons l'habitude de venir dans la journée, en attendant que cela se passe. Après quelques minutes d'attente nous filons sans nous amuser jusqu'au poste où nous chargeons notre mort en vitesse car d'un moment à l'autre ça peut remettre cela, et nos 75 qui ne cessent de tirer. Enfin après une bonne sueur nous sommes de retour.

Demain relève.

1^{er} avril 1916 A 6 heures je me réveille. Serry a fait le chocolat et m'en apporte un quart. A peine la dernière gorgée avalée que l'on vient nous chercher à quelques-uns pour transporter les morts de cette nuit au cimetière et les enterrer. Comme déjeuner c'est servi. Avant de les descendre dans la fosse, nous les enveloppons dans des toiles d'emballage. Ils sont assez abîmés. L'un d'eux avait encore la main dans sa poche de pantalon, comme s'il cherchait quelque chose au moment où la mort est survenue. Il n'a bien sûr pas souffert un seul instant. Triste spectacle.

A 7 heures nous défilons vers Mouilly où nous retrouvons notre abri à courant d'air.

2, 3 et 4 avril 1916 Nous avons beau temps.

Les instruments ont fait leur apparition.

Etude en plein air. On ne se casse pas trop.

Nous donnons un concert au baraquement où logent le colonel et l'état-major. Nous y rabâchons les morceaux les plus connus. Ces messieurs les officiers ont organisé un petit

spectacle dont ils tiennent eux-mêmes les rôles. Quelques musiciens y vont faire un peu de musique à la saltimbanque.

Ce qui n'a pas le don d'enchanter le chef qui n'en peut rien et se trouve obligé de laisser faire.

Dans la soirée le mauvais temps nous fait nous terrer dans le gourbi.

Jusqu'au 8 nous restons là au repos.

9 avril 1916 A 4 heures ½ réveil. On prépare les sacs. Un coup de jus et à 6 h on défile vers le barrage. Nous montons cette fois la crête au-dessus de Mouilly, passons près des fausses B^{ries} admirablement bien repérées par les Boches, dont nous regardons les tirs lors du précédent repos. Il ne faudrait pas par exemple qu'ils se mettent à tirer à notre passage. Nous gagnons le bois et arrivons aux gourbis du barrage. L'aspect n'est plus le même qu'à notre départ. Des trous tout frais, des pierres, des branches cassées en quantité, un arbre près d'un gourbi coupé en deux. Une cagna en a reçu un dessus mais ça n'a pas bronché. Ça n'est plus le coin rêvé d'après ce que nous disent nos prédécesseurs, chacun s'installe et reprend sa place. Nous cassons la croûte. Il y a à peine trois heures que nous sommes là que voilà la séance qui commence. Ce sont des 77 qui arrivent par rafales de 3 ou 4. Notre abri n'a rien à craindre de ce bombardement qui malgré tout nous énerve. On a hâte de le voir cesser. Pendant un bon quart d'heure c'est un vrai tintamarre. Puis le calme renaît. On se risque à sortir prêts à rentrer à la moindre alerte. Des trous un peu partout. Le gourbi voisin qui avait déjà pris en a encore reçu deux mais rien n'a bougé à l'intérieur. Les Boches ont fait un tir plein serré et nous sommes justes dans la zone de leur tir. Personne n'est touché c'est le principal. Notre séjour débute mal, s'il en est ainsi pendant nos 8 jours quelle barbe ! Déjà des territoriaux qui logent de l'autre côté de la route creusent les trous à la recherche de l'aluminium pour faire des bagues. Après-midi nous prenons pelles et pioches et partons au chemin de pierres continuer la route commencée. Au départ les Boches marmitent les lignes avec du gros. Les éclats viennent jusqu'à nous. Nous ne sommes pas inquiétés de la soirée.

10 avril 1916 La nuit a été tranquille. Ce matin je suis de corvée d'eau au colonel, aussi j'ai tout mon temps pour boire mon chocolat. C'est un plaisir ce matin de se promener. Il fait beau et les chemins sont bons. Notre corvée est payée par un quart de vin. Je rentre au gourbi et procède à un nettoyage de la « maison » pendant qu'il n'y a personne. Jusqu'alors tout avait été calme. Tout à coup un obus éclate dans les parages, puis cela se succède par deux de minutes en minutes. C'est du gros et du gourbi je vois cela tomber à 200 m environ vers le poste du colonel. Heureux que nous ne sommes dans le tir. Je préfère ceux d'hier au gros qui tombe là-bas. L'accalmie venue que l'on vient chercher du monde, il y a de la casse. Un blessé et deux tués ainsi que des mulets d'une C^{ie} de mitrailleuses. Un gourbi en planches flambe. Une auto est défoncée. Notre roulante qui était là en a fui en vitesse. Je vais avec l'équipe chercher les morts. Derrière nous 3 77 éclatent à la hauteur de nos abris. On fait vite et rentrons nous terrer dans l'abri. Vraiment si cela continue ça n'a rien de charmant. Cette après-midi je suis de repos à moins que ! À la tombée de la nuit nouveau bombardement, toujours au même endroit.

11 avril 1916 Nuit calme. A 6 heures debout pour aller à quelques-uns enterrer les mulets.

A l'aide de cordes nous les tirons jusqu'à une carrière assez profonde et nous leurs faisons faire le saut. Ils commencent déjà à sentir. Puis on commence à reboucher et d'une fosse pareille il y a quelques pelletées à enlever. Temps superbe aussi les aéros se baladent. La nourriture devient de plus en plus détestable et voilà les chaleurs.

Aujourd'hui on nous donne ordre de manger du singe de réserve car vraiment on ne peut manger la soupe.

Dans la soirée nouveau bombardement toujours aux mêmes endroits. Cette fois-ci ils suivent le chemin de pierres blanches que nous avons fait.

On signale quelques blessés, q.q. obus de 205

viennent tomber autour des gourbis. Mais ça ne continue pas.

12 avril 1916 Temps brumeux. On déjeune en hâte car ces messieurs ont hâte de nous voir partir.

Vite en tenue et en route pour la fosse aux chevaux qu'il faut continuer à boucher. Le bombardement d'hier a bien suivi le chemin de pierres. La carrière où nous travaillons se trouve tout près de ce chemin. 7 obus sont tombés autour de la fosse, quelques arbres ont été fauchés. Rien de rassurant pour travailler là. Vers les 9 heures alors que tout allait bien un sifflement bien connu se fait entendre et à quarante ou 50 mètres de nous une gerbe de terre s'élève, un peu de bruit seulement. Pas d'éclatement. Il a « loupé ». Vite, craignant la suite, on en joue un air. Un peu plus loin on fait la pause. Mais rien ne vient. Nous attendons l'heure de la soupe et on rentre au gourbi. L'après-midi nous sommes dérangés deux ou trois fois par des « marmites » qui viennent éclater assez près. Finalement on en met un coup et l'on va attendre dans un bon gourbi l'heure de rentrer.

13 avril 1916 Aujourd'hui je suis à la route. On travaille une heure environ mais voilà que des éclatements assez rapprochés nous font rentrer dans le gourbi tout proche juste bon à nous parer des éclats. On ne peut plus se fier aux Boches car ils arrosent un peu partout. Après-midi tranquille. On en met un coup.

14 avril 1916 Je vais près du p.c. du colonel travailler à la confection d'un chemin de bois. C'est là où ça a tant bombardé. J'espère qu'ils ne s'amuseront pas de la journée. Mauvais temps. Il pleut par averse, aussi on est souvent à l'abri dans une cagna encore un peu potable. Vers le soir à quelques-uns nous faisons un peu de gros bois pour ce soir au gourbi faire une bonne flambée. Le bois ne manque pas surtout dans ce coin où il a tant marmité. Pas mal de gros arbres sont broyés. Là où nous allons sur un espace restreint quantité de trous bien groupés. Les arbres portent beaucoup de traces d'éclats et le taillis est par endroit haché. Notre artillerie les a bien taquinés aujourd'hui. Ils n'ont guère répondu. Vers la gauche et sur Verdun ça à l'air de barder.

15 avril 1916 Cette nuit la neige a tombé. Nous voilà revenus en hiver. Il ne fait pas chaud. On patauge de nouveau dans la boue. Nous allons à quelques-uns travailler à la source. Là les pionniers y construisent un abri dans le roc pour y faire un poste de secours. Nous nous traçons un chemin sous-bois qui mènera vers les lignes. La neige fond et il pleut par averses. Quel temps.

16 avril 1916 Même temps qu'hier. Journée à peu près calme.

17 avril 1916 A 6 heures debout. On monte les sacs et à 7 heures nous prenons le chemin du repos près de Mouilly. Il ne cesse de pleuvoir. Belle perspective.

Nous retrouvons les gourbis tels que nous les avons laissés. Qui en voudrait d'ailleurs ? L'eau s'infiltré et tombe goutte à goutte. La terre en est imbibée.

On a le cafard. On se fabrique quelques claies avec des osiers pour mettre par terre et se protéger quelque peu de l'humidité. Ce ne sera pas plus dur aux côtes que la terre elle-même. Au soir à l'heure du coucher chacun se serre près de son voisin pour avoir plus chaud. Paraît que demain on changera de cantonnement.

18 avril 1916 On se réveille vers les 7 heures du matin. Les toiles de tente que nous avons mises sur nous pour la nuit sont trempées. Nous attendons la soupe et partons ensuite vers le ravin de Gilomont dont nous ne sommes séparés que par la crête en face de nous. Nous sommes logés avec les téléphonistes, dans une cabane Adrian. Mais il n'y a aucune couchette, chacun construit son lit. On a vite taillé des branches dans le bois et trouver du treillage métallique. On confectionne des tables et bancs tout le confort possible. La baraque est chauffée !!

Du feu à terre avec du bois vert aussi broyé en fumage.

Etude dans la baraque car il pleut. Pas de concert.

Du 20 au 23 avril Nous passons un repos tranquille. Le mauvais temps presque tout le séjour. Le 23 après-midi nous allons au-dessus de la ferme d'Amblonville sur la route

de Mouilly, au baraquement de l'Etat-major pour y donner concert. Il y a réception avec grand gueuleton !

Pendant le repos de ces messieurs nous les égayons avec les meilleurs morceaux de répertoire. La plupart de ces messieurs sont de bonne humeur ayant probablement bien bu et bien mangé. (Il est vrai que les commerçants de Verdun liquident leurs fonds à bon compte pour filer ailleurs). L'aumônier est q.q. peu pompette. Les chansons sont reprises en cœur au refrain par l'assistance. Le commandant adjoint veut à toute fin que la musique lui joue l'air de « sous les roses ». Enfin c'est du beau ! On nous offre la goutte pour notre assistance à la fête. Notre chef a le petit coup. Je l'ai rarement vu de la sorte.

Nous regagnons notre baraque à Gilomont. Demain matin nous quittons ces lieux pour le barrage.

24 avril 1916 Réveil à 5 heures et à 6 H on décampe. Le temps s'est remis au beau. Le sac au dos pèse lourd surtout avec cette marche dans un terrain détrempé. Nous arrivons sans encombre au barrage et reprenons possession des gourbis. Nos prédécesseurs ont tout chambardé, aussi nous commençons par remettre tout en état. Après-midi je vais à l'eau par deux fois. Promenade agréable par ce beau temps, mais de la boue jusqu'au chevilles. Vers le soir les Boches tirent très près de nos gourbis. Violente canonnade de chez nous vers les Eparges. Que se passe-t-il ?

25 avril 1916 Ce matin je fais la pause. Après-midi je vais à la source laver du linge. Il y a du monde qui profite du soleil pour laver. On est bien à l'abri des vues au fond du ravin.

26 avril 1916 Temps superbe. Je suis de corvée pour aller chercher des branchages. Mais par ce beau soleil on a la flemme aussi le travail ne va guère.

Vers les 4 heures du soir bombardement. Pas de casse par ici. Il y a eu q.q. blessés vers la source où nous allions avant travailler. Les avions se baladent à qui mieux mieux. On parle de changement de secteur.

27 avril 1916 Belle journée. Pas beaucoup d'ouvrage comme la veille. Le soir bombardement toujours avec des « gros noirs ».

28 avril 1916 Ce matin travail au bois. Après la soupe en attendant l'heure de l'ouvrage je fais la sieste au pied d'un gros arbre près du gourbi. Tout à coup, trois marmites éclatent avec un bruit de tonnerre. Je rentre en vitesse dans l'abri. Personne de touché. Tout le monde est terré en attendant la suite. Mais c'est tout rien ne suit. A deux heures on nous annonce un voyage de torpilles. Il y avait longtemps que cela ne nous était arrivé. Nous allons au ravin de Sonvaux. On y attrape chaud pour y aller. On rentre doucement. Le soleil éclaire les ruines des Eparges et la plaine de la Woëvre. On fait la pause jusqu'au soir.

29 avril 1916 Toujours corvée de bois. A midi au dessert nouveau marmitage avec du 150. Le premier arrive dans un gourbi voisin dont la route nous sépare. Ce sont des territoriaux qui l'occupent. Justement ils mangeaient la soupe dehors. Résultat 4 tués et 2 blessés. Un autre obus vient éclater au pied d'un des gourbis.

30 avril 1916 Je reste au gourbi pour travailler à une sape que l'on va creuser pour se mettre à l'abri car avec les obus qu'ils nous servent le gourbi ne résisterait peut-être pas.

1^{er} mai 1916 Ce matin relève. Nous allons vers la ferme d'Amblonville au bois Lesoff. Nouveau local pas trop mal installé. On fait du nettoyage. Après-midi un formidable orage se déclenche, vers le soir le beau temps est revenu. Avec q.q. camarades je fais une promenade sous-bois.

2 mai 1916 On s'installe de son mieux. Nous sommes à mi pente d'une crête boisée. Au pied de cette crête un ruisseau coule vers Rupt. Nous voyons le défilé sur la route de Mouilly à Rupt.

3 mai 1916 On fait étude tous les matins. Après-midi concert à la ferme d'Amblonville pour le B^{on} en repos.

4 mai 1916 Le repos se passe bien.

5 mai 1916 Rien de nouveau. Etude le matin, après-midi nous donnons concert au baraquement du colon. Pendant l'exécution du programme q.q. marmites viennent éclater tout près. Nous quittons

la place et allons terminer le concert un peu plus loin.

En rentrant au gourbi un orage qui menaçait depuis quelques heures se déclenche, formidable. Du côté de Verdun nous apercevons un ballon captif qui s'en va à la dérive et le pilote descendant en parachute.

Le vent se fait violent. On se rentre dans les abris.

Dans la soirée quelques obus viennent éclater sur le haut de la crête où nous sommes.

6 mai 1916 Mauvais temps. L'orage d'hier a tout détraqué. Dans l'après-midi nous donnons concert à la ferme d'Amblonville entre deux ondes.

7 mai 1916 Rien de nouveau.

8 mai 1916 Notre repos doit tirer à sa fin. Aucun ordre de départ. Des tuyaux d'offensive circulent. On parle de Verdun et de l'Oise. Mais ce ne sont que des bruits.

9 mai 1916 Nous ne bougeons pas encore. Le beau temps est revenu. Nous faisons la chasse au muguet et l'on en envoie chez soi par la poste.

10 mai 1916 Aujourd'hui dernière journée de repos. Nous remontons au « barrage ».

11 mai 1916 A 5 heures ½ départ pour le « barrage ». Temps maussade. Nous arrivons dans le bois qui a changé d'aspect depuis notre dernier séjour. Les feuilles ont bien poussé. Toute la nature verdit. En arrivant près des gourbis on commence à apercevoir les dégâts causés par les bombardements successifs dont nous avons entendu parler étant au repos. Il est tombé quelque chose. Un air morne règne dans cet endroit. Branches et arbres cassés. Des trous partout. Les gourbis ont assez souffert. L'un est complètement crevé et effondré. Les autres ont été réparés mais portent encore des traces des obus. Dans un de ceux-ci un obus est entré dedans et s'est posé sur une marche de l'escalier sans éclaté.

Nous quittons les lieux car avec de nouveaux bombardements il pourrait y avoir de la casse. Nous allons loger plus loin dans une petite tranchée bien cachée sous le taillis. L'endroit n'a pas encore été repéré. Quelques tôles que nous allons chercher aux anciens gourbis et l'aménagement est vite fait. Toute l'après-midi les « gros noirs » passent au-dessus de nous s'en allant vers les B^{ries} qui ne cessent de leur répondre.

12 mai 1916 Je n'ai pas eu trop froid cette nuit.

On achève l'aménagement du gourbi en attendant son tour de travail. Nous sommes employés par équipe avec les pionniers à la construction de gourbis. Le soir dans notre abri on a parfois la petite émotion. Les Boches bombardent et leurs obus rasant les arbres allant tomber pas très loin sans doute.

13 mai 1916 Aujourd'hui je travaille sur la route de Calonne à la construction d'un abri pour un magasin de génie. Le lieu se nomme le « Polygone ».

Dans la matinée bien occupée au travail, voilà qu'une rafale de 77 s'abat sans crier gare. Nous sautons dans le trou. Il y a juste quelques bastins adossés sous lesquels nous nous fourrons. Ça n'a rien de solide. Deuxième rafale. Des branches et de la terre dégringolent. On se fait petit. S'il en tombe un dans le trou il y aura sûrement de la casse. Ça se calme. vite on confectionne avec des gros rondins un pare éclats. De nouveau rafale. Cette fois j'en joue un air à deux cents mètres de là et j'y attends l'heure de la soupe. Après-midi il pleut. Le travail ne va pas fort. Nous ne sommes pas dérangés. Le soir nous mangeons la soupe sous la pluie. Notre logement n'étant pas assez grand pour y faire salle à manger.

14 mai 1916 Cette nuit nous avons eu à subir l'inondation et sur notre lit de feuilles ça n'avait rien de coquet. Toute la nuit la pluie n'a cessé. Je pars au boulot au même endroit qu'hier sans grande envie après l'aventure d'hier. Nous travaillons ferme pour couvrir une partie du gourbi afin de nous parer des éclats. Les Boches nous laissent travailler en paix, toute la journée. Dans le courant de la nuit dernière deux hommes ont été tués près d'ici, une équipe les a enterrés ce matin au cimetière du barrage. Parmi les deux morts il y avait un Beauvaisien.

D'autres équipes ont enfouis des mulets tués. Ils étaient en charpie et il paraît que le boulot n'avait rien d'attrayant.

15 mai 1916 Il pleut sans arrêt. Ça n'a rien de charmant les bois sous la pluie. Vers le soir le temps se lève quelque peu.

16 mai 1916 Aujourd'hui je suis de repos, mais à 9 heures du matin il faut aller chercher la soupe à deux k^m de là, la roulante a cassé une roue et le pire renversé le pinard. On patauge dans la vase. Après la soupe, on vient nous chercher pour une corvée de torpilles au « Chapeau » et à « Sonvaux ». Mon repos est fichu. Le soleil qui est revenu chauffe dur. Voyage sans incidents.

Combats d'avions et bombardement réciproque.

17 mai 1916 Je travaille au « Polygone ». Matinée calme. Après-midi nous exécutons plusieurs rentrées en vitesse dans le gourbi. A cinq heures ayant à peine quitté cette zone dangereuse que des gros arrivent en vitesse. Bombardement intense. Les éclats retombent jusqu'à nous avec leurs petits ronrons. La soirée est calme.

18 mai 1916 Je suis de corvée de nettoyage au boyau qui part du « barrage » vers les lignes. On enlève la boue l'eau et l'on répare les parapets démolis par les obus. On bosse dur toute la journée sans être trop inquiet. Le coin n'a rien de fameux. Comme la veille vers les 5 heures violent bombardement. Heureusement que nous étions partis. Les éclats voltigent drus et il nous faut terminer notre repas à l'intérieur du gourbi.

18 mai 1916 Je suis de repos aujourd'hui. Je vais chercher de l'eau à la source et en profite pour me laver. Je ne pause pas trop longtemps dans cet endroit car les Boches tirent un peu partout depuis quelques jours. Le beau temps a ramené une certaine activité. En rentrant je suis agrafé pour aller charrier des pierres pour le gourbi du colonel qui a dégusté hier soir. On travaille sans s'amuser afin d'avoir fini plus vite. Car voici les permissions qui reprennent et ce n'est pas le moment de se faire amocher dans ce mauvais coin.

20 mai 1916 A 6 heures du matin corvée d'eau pour le boyau 1. On porte des cuves dans les postes de secours.

En rentrant on nous envoie chercher un lot de torpilles en avant du barrage pour les porter à une position de crapouillots. Avec cela on nage pour trouver le lieu où sont ces torpilles. Enfin on tombe sur

la C^{ie} qui les détient dans son secteur. La plupart de ces torpilles sont en mauvais état et bien sûr que les artilleurs ne s'en servent pas. Enfin il ne faut pas chercher à comprendre. Vers l'endroit où nous allons les porter les Boches marmitent avec de grosses torpilles appelées « tuyaux de poils » vu leur forme cylindrique. On les voit monter très haut dans les airs puis retomber tanguant de droit à gauche et venir s'écraser sur le sol avec un bruit formidable et démoralisant. Une fumée noire intense mais peu d'éclats. Nous restons le moins de temps possible dans cet endroit et filons sans demander notre reste.

21 mai 1916 Aujourd'hui je travaille au « Polygone ». Pas trop de marmitage.

22 mai 1916 Corvée de nettoyage et réparations au boyau. C'est le plus mauvais coin. Il faut toujours avoir l'oreille aux aguets et être prêt à filer dans un bon gourbi car ce ne sont des petits qui tombent par ici. Il fait chaud le soleil tape fort. Tous les jours une équipe vient réparer les dégâts de la nuit. Pensez un peu c'est le chemin que prend le général pour aller en ligne faire sa tournée. On a été jusqu'à nous la faire balayer c'est le comble ! Les boyaux voisins ont besoin de réparations mais ça n'a pas d'importance le général n'y passe pas. Après-midi à peine venions nous d'arriver qu'un premier obus arrive. J'étais bien occupé à lire une lettre qu'un camarade m'avait apportée. Aussitôt je prends mon casque et ma veste et j'en joue un air jusqu'au gourbi des agents de liaison au poste de Colon. Toutes les 5 minutes il en arrive un. Ce sont des 150 qui éclatent avec un bruit assourdissant et faisant trembler la terre. Avec l'équipe nous décidons de filer vers les lignes où ça ne tombe pas. Car ici on gêne ces messieurs. Nous attendons qu'il en tombe un et filons au pas de course. Dans le boyau à

l'endroit où deux des nôtres travaillent un obus est venu tomber sur le parapet rejetant des pierres et de la terre dans le boyau

aussi on file plus vite. Enfin on quitte la mauvaise zone. Nous allons jusqu'au P. de S. du B^{on} attendre l'heure de la soupe. Pour rentrer nous prenons un autre chemin. Car ça tombe encore. De retour à notre abri nous apprenons qu'un territorial a été tué dans un abri près du gourbi du Colon.

23 mai 1916 Je travaille au « Polygone » la matinée. Petit travail tranquille. Après-midi au lieu d'y retourner on nous envoie à Sonvaux porter des torpilles. Deux voyages à faire et il fait chaud. Avec cela ce sont des 30 k^{os} à se taper.

24 mai 1916 Réveil à 4 heures. Nous sommes relevés. Nous l'avons appris hier soir avec plaisir. On retourne au bois Lesoff. Cette nuit le canon n'a cessé de gronder. Il paraît que c'est sur Douaumont.

Du 25 mai au 2 juin Repos. Le temps a été pluvieux nous faisons de la musique à grands coups. Pendant ce séjour nous avons donné concerts tantôt à Gilomont tantôt à la ferme d'Amblonville ou au colonel.

Le chanteur Botrel, pour remonter le moral est venu, nous chantons la Madelon et Rosalie. Reçu avec tous les honneurs dû à son rang. Quel chiqué !

3 juin 1916 Le repos est terminé. Il faut une fois de plus remonter au « barrage ». A 6 heures on lève le camp. Nous retrouvons notre petit coin, mais tout l'aménagement a disparu. Les tôles envolées. On cherche autre chose. Dém... vous comme vous l'entendez pourvu que l'on reste dans ces parages voilà ce que l'on nous dit. On se disperse et chacun s'arrange une niche. Je me loge sous la route dans un boyau. Le plafond n'a pas l'air bien solide. Une heure après notre arrivée q.q. 105 viennent éclater dans les parages. C'est la première fois que nous les voyons tirer dans cet endroit. Mais on vient nous chercher pour faire 3 voyages de torpilles à la position 10 au boyau 6. Tout là-bas au diable voyage sans incident. On patauge dans les mares d'eau. Je rentre avec assez d'appétit. On nous décommande les 2 voyages et nous allons travailler au « Polygone » pour y construire un nouveau poste de secours.

Je reprends la pioche. Au milieu de l'après-midi la pluie se met à tomber. On travaille encore une heure puis on va se mettre au sec dans un abri en attendant l'heure de la soupe. A 5 heures nous

prenons le chemin de nos abris. En chemin deux obus éclatent dans la direction de nos logements. En arrivant près du pont sous lequel je loge que j'aperçois un trou de 105 encore tout fumant. Les camarades ont trouvé un autre gourbi, plus solide. Je me mets à leur recherche. Moment d'émotion. C'est un obus qui éclate très près. Je bondis en vitesse dans un boyau qui longe le sentier. Enfin je trouve les copains. Le gourbi est en effet meilleur que sous la route. Il y pleut mais ça vaut mieux que les marmites. Tous les quarts d'heure deux 105. Le soir c'est le « barrage » qui déguste des 150, j'espère bien dormir malgré tout et partir en permission après-demain sans encombre. Pour notre première journée c'est fadé.

14 juin 1916 Départ de Beauvais à l'expiration de ma permission. J'ai le cafard et c'est avec regret que je quitte ma femme et ma petite Roberte.

Le train démarre. Au passage à niveau proche de la gare beaucoup de parents sont venus là dire au revoir. Beauvais s'éloigne. Quand reverrais-je ma famille. On débarque à S^t-Just-en-Chaussée. Il y a quelques milliers de soldats qui attendent les trains soit pour le front ou pour l'intérieur.

Après les formalités d'usage on se case dans un wagon direction Noisy-le-Sec où nous arrivons à 7 h du soir. Là on nous parque dans un coin où il y a une cantine. On y fait un repas avec Carlier et buvons quelques litres de bière en attendant 10 heures pour l'embarquement. Nous tombons sur un wagon de seconde aussi la conversation languit et bientôt tout le monde pionce. Au petit jour nous arrivons à Epernay.

15 juin 1916 On sort de la gare. Aucun café n'est encore ouvert. On fait un tour pour se désennuyer puis on revient à la gare en attendant l'heure du train pour Bar-le-Duc. A Bar-le-

Duc il y a affluence de permissionnaires. On nous timbre nos permissions et nous sommes libres. Le service est des plus mal organisé. Personne ne peut renseigner. On échoue dans une école qui sert de réfectoire. C'est un remue-ménage du diable. Enfin on apprend

(d'où ! on en sait rien) qu'il y aura tout à l'heure des autos pour emmener tout le monde. Après q.q. heures d'attente, on vient nous chercher. On nous fait mettre en ordre et on nous emmène où nous n'en savons rien. En chemin on apprend qu'en fait d'autres on va cantonner à un village tout proche vu le manque de transports. A l'entrée du pays on fait halte on nous classe par division puis un homme nous emmène dans le village où chaque groupe est logé dans une grange. Il n'y a plus qu'à attendre là. Il y a de la paille plus ou moins propre et en revenant de perm. ça n'a rien de tentant. En attendant de s'allonger je vais avec Carlier chercher quelques victuailles et la femme de la maison où nous logeons veut bien nous faire un repos. Nous mangeons on ne peut mieux et terminons la soirée en allant boire quelques chopes dans un café au bord de la Meuse (Longueville). A 9 heures du soir on se couche et je ne suis pas long à m'endormir.

16 juin 1916 A cinq heures je me réveille. Déjà beaucoup sont levés et attendent le départ. La toilette est vite faite. Les patrons nous font chauffer du café. A 8 heures du matin nous reprenons la direction de Bar-le-Duc et on nous conduit à la gare Meusienne. Il y a foule et c'est avec bien du mal que l'on se case. Le train marche comme une tortue. Dans ces compartiments étroits on y étouffe. On débarque à Heippes. De là il faut faire la route à pied jusqu'à la ferme d'Amblonville. C'est une marche plutôt qu'une promenade. Passons à Rambluzin. Comme nous ne sommes que q.q. uns et que nous ne sommes pas pressés on fait la pause et l'on achète q.q. bidons de vin pour la route.

Une batterie d'artilleurs vient d'arriver dans le village. Déjà la plupart sont « retournés » ils étaient en ligne à Verdun. C'est la joie d'en être revenu. A la sortie du village nous tombons sur une voiture le conducteur veut bien nous emmener jusqu'à Villers-sur-Meuse. On traverse Récourt. Nous voilà de nouveau dans la zone dangereuse. Les civils ont disparu et c'est la vie sauvage que l'on reprend. Nous descendons à Villers-sur-Meuse

et nous prenons la passerelle au-dessus de la Meuse qui mène à Génicourt. Tout à coup moment d'émotion. Un sifflement bien connu se fait entendre. Il passe au-dessus, mais pas d'éclatement. Il a « foiré ». On allonge le pas. Deux autres arrivent mais n'éclatent pas non plus. Ils visent surtout le carrefour à l'entrée de la passerelle. Après Génicourt nous rencontrons une fourragère. Le brigadier nous embarque. Au carrefour de Ranzières nous rencontrons un lieutenant d'artillerie qui nous fait descendre et qui eng... Le brigadier pour nous avoir laissé monter. Enfin !! Nous gagnons Rupt et le « ravin des cuisines » près d'Amblonville. On y apprend que le régiment est encore en lignes. On croyait le retrouver au repos. On se colle tout le barda sur le dos et en route pour le barrage où l'on arrive après de nombreuses pauses. On retrouve les copains. Rien de nouveau pendant notre absence. On loge toujours dans les boyaux.

Je me couche de bonne heure et malgré que le matelas ne soit pas moelleux je m'endors bien vite fatigué de ma journée de marche.

17 juin 1916 Ce matin je suis de repos. Après-midi corvée de bois pour la cuisine du colonel. Je retrouve le coin avec le même aspect. On assiste à un combat d'avions. Un aéro Boche poursuivi par un appareil de chasse. Le Boche ne doit son salut qu'à la proximité de ses lignes et à sa descente en vitesse. Le soir cinq avions Boches traversent les lignes suivis de près par nos obus. Ils disparaissent dans la brume. Un quart d'heure plus tard ils reviennent en vitesse poursuivis par un avion de chasse. La nuit vers les onze heures, q.q. rafales de 77 autour du gourbi. Je me mets sur mon séant près à me lever, mais l'accalmie revient. Il me faut me réhabituer aux moments d'émotions.

18 juin 1916 Je suis de corvée de bois comme hier. Vers les 9 heures on vient nous chercher car on descend au repos. C'est la relève. On monte les sacs et mange la soupe qui vient

d'arriver. A midi sous un soleil de plomb on prend la direction d'Ambly. On fait pas mal de pauses pour arriver

jusqu'au village. Le pays n'a pas trop changé d'aspect depuis l'an dernier. Il est propre mais bien morne. L'absence des civils mettaient auparavant de la gaité dans le village. On loge dans un grenier. Je vais me laver au canal pour me rafraichir de la marche. De bonne heure je suis couché.

19 juin 1916 Au matin grand nettoyage et toilette. Je vais prendre une douche.

Après-midi étude et répétition dans un jardin entouré de verdure à la sortie du pays. Pendant l'audition une escadrille Boche passe au-dessus du village regagnant ses lignes. Deux avions de chasse de chez nous les poursuivent. Le clairon sonne l'alerte et tout le monde se tapit. De temps en temps q.q. obus passent s'en allant vers Villers-sur-Meuse ou Récourt. La plupart n'éclate pas. A cinq heures concert sur la place, puis la soupe et la sieste en attendant de se coucher, on va voir les péniches passer à l'écluse du canal.

20 juin 1916 Le temps est au beau. Répétition le matin. Après la soupe je vais faire la pause et écrire dans un bosquet. J'assiste de là à un combat d'avions mouvementé entre un Boche et un chasseur. Quelques coups de mitrailleuses et voilà que le Boche pique du nez essaie de se redresser puis une explosion et les ailes se détachent et le moteur pique droit vers la terre avec un ronflement sonore avec applaudissements des soldats qui regardent !! Le chasseur descend en spirale comme un oiseau pour contempler son œuvre !

21 juin 1916 Vers quatre heures du matin je suis réveillé par une canonnade intense. C'est une escadrille Boche qui se fait « marmiter ». Je me rendors. A cinq heures des bruits d'éclatements tout proches réveillent toute la corvée. Ce sont les avions Boches qui reviennent et qui laissent tomber ce qu'ils ont en trop. Je m'habille prêt à descendre mais c'est tout. C'est un réveil en fantaisie. Toute la journée les avions voyagent.

22 juin 1916 A cinq heures réveil et à 6 heures départ pour Rupt où nous devons donner concert pendant un concours de lancement

de grenades. Il fait une chaleur du diable et où nous jouons pas un brin d'ombre. A midi nous y sommes encore. En revenant sur la crête qui domine Ambly et la Meuse nous assistons à l'arrivée d'obus sur Villers-sur-Meuse où passent des convois qui se signalent par des nuages de poussière. Après-midi nous avons repos. Je vais écouter la musique du 15^e territorial qui donne concert. Ils sont arrivés de la veille. Parmi les musiciens q.q. Beauvaisiens.

Demain départ à 6 h. pour Ancemont.

23 juin 1916 A 5 heures réveil, à 6H½ départ. On prend le drapeau et on joue un pas redoublé pour sortir d'Ambly. Il va faire bien chaud aujourd'hui. Nous suivons le canal jusqu'à Dieue que l'on traverse et c'est Ancemont où l'on arrive déjà fatigué du sac lourd et des bouteillons que l'on parte avec le repas de la journée. Nous sommes en sueur. On fait la grande halte dans un petit coin ombragé. On se met à son aise et l'on casse la croûte. En attendant le départ chacun en « écrase ». A midi on démarre et à la sortie du village on embarque en camions. On traverse Dugny, Heippes, Souilly, Bar-le-Duc et l'on arrive à Aulnois-en-Perthois où nous devons cantonner. Nous sommes vannés par les cahots et la trépidation du camion. Beaucoup de camions sont restés en panne. En attendant leur arrivée on casse la croûte sur le bord de la route. On entre au village en musique. Comme logement un grenier propre et éclairé garni d'un bric-à-brac du diable. Avant de se coucher je vais avec q.q. camarades faire une promenade dans le pays et nous prenons l'apéritif comme digestif.

24 juin 1916 Repos toute la journée. Le soir concert sur la place. Après la soupe promenade. Beaucoup d'hommes sont retournés.

26 juin 1916 C'est dimanche. Le pays a un petit air de fête. Les habitants vont à la messe. Il y a procession. Après-midi concert

vocal sur la place. Une scène a été improvisée et les amateurs défilent. C'est très bien réussi malgré la pluie qui se met de la partie vers la fin de la séance. Après le concert nous allons en douce prendre l'apéritif. Les cafés sont consignés depuis ce matin car il y a eu du grabuge hier soir. Coups de couteau et coups de tampon entre soldats et officiers. Depuis si longtemps que le rég^t était sous-bois c'est la grande bombe maintenant surtout que dans q.q. temps ça pourra barder autrement.

Demain marche d'entraînement.

26 juin 1916 A 5 h départ pour la marche. Nous traversons Hattonville puis Cousances-les-Forges, Cousances, La Houquette et retour à Aulnois. Petite promenade agréable coupée de q.q. ondées. Le paysage nouveau pour nous nous intéresse et puis l'on voit du monde par ici. C'est l'arrière et la bonne vie pour nous. On attend le 2^e B^{on} parti lui aussi en marche et l'on rentre en musique. Après-midi concert sur la place.

27 juin 1916 Préparatifs de départ. A 6 heures du matin on nous secoue pour nous réveiller et l'on ramasse toutes les couvertures. Pourquoi ? On ne sait. On parle de marche assez longue et d'embarquement.

Nous touchons des vivres de chemin de fer et on prépare le sac. Après la soupe chacun s'allonge pour dormir car on marche, cette nuit. A 7 heures du soir rassemblement et départ en musique. Nous prenons la route de Paris-Strasbourg. A peine avons-nous quitté le pays que la pluie se met à tomber. La route droite semble interminable et le sac commence à peser bien lourd. Nous traversons le village de Stainville sous une pluie battante, puis Le Petit « Morlaix ». La nuit est venue et vers minuit nous traversons Ligny-en-Barrois, Bourg assez important. Nous traversons encore q.q. villages et arrivons à Nancoy-le-Petit où nous devons embarquer.

28 juin 1916 Il pleut toujours et avec les 25 km que l'on vient de tirer je suis rompu. Je m'assieds sur mon sac les pieds dans la boue et je dors en attendant les événements. A 3h du matin on fait

un mouvement en avant 500 mètres environ puis nouvelle pause. Le petit jour est venu. Je m'allonge dans le fossé jusqu'à 5 heures du matin. Cette fois on embarque pour de bon. Nous sommes casés dans une vieille voiture à voyageurs, avec tout le barda on ne peut se remuer. Tout le monde est fatigué et trempé. A 6 h le train démarre. Le roulement du train et la chaleur tiède du compartiment ont vite fait de nous endormir.

Dans la soirée nous approchons la capitale.

Le train passe Nogent-sur-Marne, Noisy-le-Sec, Le Bourget. Tout le monde dort appuyé sur l'épaule du voisin, souvent on change de position car on y a des crampes et l'on ne sait comment se mettre pour être bien. Au petit jour on arrête à Creil, puis Saint-Just-en-Chaussée, Amiens et l'on va débarquer à Saleux. Beaucoup sont de la région et déjà se promettent d'aller chez eux.

Nous suivons la route d'Amiens à Rouen, puis on prend à droite et nous faisons la pause à l'entrée du village où nous devons cantonner. On vient nous chercher les cantonnements étant prêts. Nous logeons dans le château mais aux écuries ! Un grand parc entoure la maison d'habitation et attenant une grande ferme. Les habitants du pays sont très aimables. Déjà des parents arrivent ayant eu connaissance de l'arrivée du rég^t dans le pays.

Le repas se termine le 11 juillet 1916. Nous avons passé quelques bonnes journées. Tous les jours nous avons donné concert. Il y a eu des permissions de 24 heures pour les environs. Ma femme et ma petite Roberte sont venus passer presque tout le séjour avec moi et nous avons eu le bonheur de trouver une chambre confortable dans la ferme.

Bon repos et c'est avec regrets qu'il nous faut quitter Pissy.

12 juillet 1916 A 3 heures du matin un camarade vient nous réveiller. Je m'habille en hâte et fais mes adieux à ma femme et ma petite Roberte. J'étais déjà bien habitué à les voir et vivre ensemble que je croyais que cela allait encore durer. A 4h ½ départ.

traversons Revelles en musique puis Saint-en-A[miénois] et Cottenchy où nous devons passer la nuit. On fait défiler le rég^t avant d'entrer dans le village.

Aussitôt dans la grange je me couche. A cinq heures du soir la soupe et bientôt je suis de nouveau allongé.

13 juillet 1916 3 heures du matin. Réveil. Je dormirai encore bien. A 4 heures départ précipité. Ça « nage » enfin nous voici à notre place en tête du rég^t. On traverse les villages en musique. Avant d'entrer à Villers-Bretonneux nous faisons défiler le rég^t et à la sortie nous faisons la pause. Il y a du mouvement par ici. Ça sent l'approche du front et de plus le mauvais coin. Après la grande halte nous allons cantonner à 2 h de là dans un camp. Nouveau défilé. Enfin on est libre. Nous logeons dans une baraque Adrian sur la terre même aucun lit, pas de paille. Nous assistons à une scène de fou rire pour l'accaparement d'un lit. Entre le sous-chef de musique et le tambour major, une paire d'amis, qui se reproche maintes petites choses. Enfin le lit revient au T.M. qui invoque son ancienneté et ses nombreuses années de service !! Le soir nouvelle scène de cinéma.

14 juillet 1916 Etude le matin. Concert l'après-midi au milieu du camp. Ordinaire amélioré à l'occasion de la fête nationale ! Le soir je vais faire un tour au camp d'aviation tout proche de là.

15 et 16 juillet 1916 Nous faisons de la musique. Les tuyaux circulent divers et nombreux.

17 juillet 1916 Préparatifs de départ le matin, à 1 heure de l'après-midi nous gagnons l'endroit où nous avons fait la grande halte entre le camp et Villers. Le rég^t est rassemblé pour remise de décorations.

La musique joue « au drapeau » et « Fier gaulois est de rigueur ». Après la cérémonie en route. La chaleur est accablante et le temps orageux. On fatigue très vite. Les pauses sont attendues avec impatience.

Traversons Lamotte-en-Santerre, Warfusée que nous contourons en suivant une piste tracée en plein champ. Une petite côte peu longue mais raide, nous broie complètement. On longe la grande route Amiens-Saint-Quentin. Ce n'est qu'un défilé, dans les deux sens, de camions, voitures,

caissons, autos de toutes sortes. Après une pause où tout le monde était à bout de force, on repart pour la dernière étape vers le camp 59 près de Morcourt où nous devons séjourner. A l'entrée du camp, la pause, le cantonnement n'est pas prêt. L'orage éclate et nous voilà sous la pluie. Enfin une fois mouillé on nous case. Une baraque Adrian. Une odeur de pourri je dégage du fumier qui sert de litière. Les « totos » doivent grouiller là-dedans. Il faut faire la corvée de nettoyage. Il paraît que l'on va toucher de la paille. La pluie a rafraîchi le temps. On se sent mieux. Je descends jusqu'à Morcourt où paraît-il on trouve du vin. Il y a un populo du diable, et du vin pas un litre. Je remplis mes bidons d'eau car au camp elle manque totalement. Dans la soirée je vais avec q.q. camarades faire un petit tour aux abords du camp. Il y a des pièces de 274 à longue portée montées sur rails. Ce sont de rudes morceaux. Nous visitons aussi le camp noir. Beaucoup de Soudanais venus pour se faire casser la figure. A 10 heures du soir on touche de la paille. Une botte pour six hommes. Avec ça ce sera bien moelleux.

18 juillet 1916 J'ai passé une bonne nuit. On nous fait lever de bonne heure. Nettoyage de la baraque puis étude dans le petit bois attenant au camp. Le soir concert. Petite promenade dans le camp en attendant la nuit.

19 juillet 1916 Réveil à 7h. Etude le matin. Après la soupe du matin. Nous allons voir tirer les 274. C'est un rude travail que le maniement de pareilles pièces. Il y a un personnel important. Dans les airs un de nos avions dirige le tir. Après-midi concert pour le général. La canonnade se fait entendre fortement. L'offensive doit être déclenchée.

Les tuyaux circulent sans discontinu. Le mieux c'est de rester ici le plus longtemps possible.

20 juillet 1916 Réveil à 5h, pourquoi nous n'en savons rien. Etude. On vient nous chercher à 9h. Il paraît que le cantonnement est sale à deux ou 3 endroits. Comme punition on nous passe au-dehors une revue

en tenue de départ. Nous sommes la seule unité de la baraque à passer cette revue et notre coin est le plus propre. Il faut bien que ces messieurs passent leur mauvaise humeur. Ensuite répétition tout équipé. Quel métier. Dans l'après-midi concert. Puis pour varier on envoie chercher quelques noirs qui dansent à leur mode en s'accompagnant du bruit de tamtam en l'occasion des boîtes de fer blanc.

Le canon gronde toujours sans discontinuer.

21 juillet 1916 Etude le matin. A la soupe on nous annonce le départ pour 2 heures ½ de l'après-midi.

On se prépare mais voici un contre ordre, le départ est reculé à demain 5 h. Nous donnons notre concert habituel. La soirée est superbe. Vers les lignes ça doit chauffer dur à en juger par les éclairs qui ne cessent de sillonner la vue. Le canon gronde toujours fort.

23 juillet 1916 Le départ n'a pas eu lieu à 5 h. Ce ne sera que ce soir seulement. Nous sommes aujourd'hui dimanche et en cette occasion nous avons la pause. Après la soupe nous allons voir le retour des noirs qui descendent des lignes. Nous assistons à une partie de football entre une équipe de chasseurs à pied et celle du rég^t. A cinq heures du soir c'est la soupe et peu après on lève le camp.

Nous logeons Morcourt. Il fait lourd et une poussière aveuglante. La route monte et descend sans cesse. Quelques pauses provoquées par le passage de convois sont les bienvenues. On traverse Proyart encombré de troupes diverses. Il y a du 120e et du 117e terri de l'artillerie, etc... Nous faisons la pause dans Proyart. On sent l'approche du front. Le canon se rapproche. Chuignes est assez abîmé. On prend par des chemins de traverse la direction de Fontaine-les-Cappy. La nuit est venue. Dans le village de Fontaine une forte odeur de gaz lacrymogène se fait sentir. J'ai les yeux qui pleurent. La forte canonnade de chaque soir commence à se faire entendre. Les éclairs des départs, les Shrapnells qui éclatent, les fusées qui montent dans les airs nous font voir que nous approchons. A la sortie de Fontaine-les-Cappy nous longeons un château fort mal en point.

Tout à coup on s'aperçoit que l'on s'est perdu. Nous faisons fausse route comme cela arrive souvent.

On a suivi un B^{on} qui ne vient justement pas avec nous. On nage q.q. peu, puis on se remet dans la bonne route. On quitte la route pour s'engager dans un boyau très large où passe un decauville. C'est la marche avec arrêts.

Enfin à minuit on peut s'allonger sur un peu d'herbe que l'on ramasse à tâtons.

24 juillet 1916 Je me réveille à 7 heures du matin. Pas de jus ce matin. Je sors du boyau pour voir où nous sommes. Devant nous à quelques centaines de mètres la sucrerie de Dompierre complètement démolie. A gauche le village en ruines. Ici pour être si près des anciennes lignes le terrain n'est pas trop bouleversé. Partout de l'herbe et des chardons.

Beaux boyaux. Le terrain est d'ailleurs facile à travailler. Nous sommes quelque peu en hauteur. Après la soupe nous changeons d'emplacement. C'est dans un autre boyau. Je me fais un matelas avec de l'herbe. Belle journée. Le soir nous regardons le bombardement de notre artillerie qui chaque soir « marmite » les lignes ennemies.

Les Boches répondent q.q. peu en avant de Dompierre. Ils envoient pas mal d'obus incendiaires. La canonnade roule sur toute la ligne. Je vais me coucher et ne tarde pas à m'endormir malgré le bruit.

25 juillet 1916 Je me lève assez tard. Les copains ont déjà fait un petit chocolat. Car le jus manque le matin. Nous déjeunons dans notre boyau. A la fin du casse-croute un chien nous tombe dessus. Il a voulu passer sur la toile de tente tendue au-dessus du boyau. La toile a cédé et il est tombé sur nous. Il en paraît tout étonné.

Après la soupe, je vais faire un tour jusque Dompierre. Près de nos anciennes lignes un tronc d'arbre faux servant de poste d'observation. Il est tout en fer et de loin on le prend pour arbre dont le haut a été coupé par un obus. Sitôt que passe l'ancienne première ligne Boche, le terrain est tout retourné les troncs se touchent ; Il y en a d'énormes. Rien n'a résisté. Du

village il n'en reste absolument rien. Ils avaient aménagé cela comme il faut. Des abris profonds bien étayés, reliés par des boyaux. Tout cela a subi un dégât énorme

presque toutes les entrées d'abris sont bouchées. En avant le village de Becqincourt qui paraît mal en point. Au loin la fumée des éclatements, fumées blanches des 75. De retour à notre logement je fais la sieste en attendant les lettres et la soupe. On parle de départ en lignes ce soir. En effet après la soupe on nous fait monter les sacs et on doit se tenir prêts pour 8 heures. Ce soir contrairement aux autres soirs le canon ne gronde presque pas. A 8 heures on est assemblé. Naturellement à 9 heures on est encore là. Le chef nous avertit que l'on va nager copieusement. Ça ne changera rien aux habitudes. Nous aurions été étonnés qu'il en fût autrement.

On passe Dompierre à la nuit tombante. Au premier carrefour, à l'extrémité du village, arrêt. Es-ce à droite ou à gauche. Malgré les pancartes qui indiquent la direction le chef sort sa carte (il ne faisait plus clair). Heureusement que parmi les pionniers qui sont avec nous il s'en trouve un du pays où nous allons en lignes. Il nous sert donc de guide. A 500 m d'Assevillers arrêt, il nous faut faire la pause pour laisser passer le 3^{ème} B^{on}. Il était avec nous au départ et ne devant partir qu'une heure après nous. Il nous a déjà rattrapé. C'est qu'il a moins nagé que nous. Je m'allonge sur le bord de la route. La nuit est tout à fait venue et il ne fait pas chaud du tout. La fraîcheur tombe. Sur toute la ligne les fusées ne cessent de monter dans la nuit jetant leurs lueurs blafardes. Un départ de fusées prend feu. C'est un feu d'artifice en règle. Près de nous dans la plaine des 75 ne cessent de tirer. On ne les voit pas, seule la lueur des départs et la bruit des douilles nous révèlent leur présence toute proche.

Vers le village quelques obus arrivent. Au bout d'une bonne demi-heure d'attente on repart à la suite du B^{on}. On prend un boyau (boyau des Zouaves) très large et profond. Tout le long des parois des niches sont creusées. C'est la marche fatigante, coupée d'arrêts, des départs brusques, des recommandations que l'on se passe de l'un à l'autre. Attention aux fils ! Taisez-vous le passage est à découvert ! Traversez vite ! Etc. Puis c'est l'embouteillage. On ne peut plus bouger. La relève du régt qui descend des lignes fait que l'on s'écrase le long des parois encombrées que l'on est avec tout le barda. De temps à autres des obus éclatent

très près du boyau. A un moment où l'on quitte le boyau pour prendre un terrain découvert deux obus arrivent coup sur coup, si bien que dans l'affaire la colonne se trouve coupée. On nage et on attend que l'on vienne nous rechercher. Mais personne. Nous ne savons même pas où nous sommes. Nous faisons une pause, puis le long d'un boyau un d'entre nous décide de passer le restant de la nuit dans un abri qu'il vient de trouver. La solidité n'est pas très brillante. Tout juste une rangée de petits rondins. On s'installe maudissant les autres qui se sont débinés sans nous et aussi celui qui s'est laissé couper à la sortie du boyau. Un camarade fait une tournée dans les environs et arrive enfin à trouver le poste de secours. Le chef y est bien installé dans un bon gourbi et se foutant pas mal de nous probablement. Nous venons donc nous caser aux abords du poste de secours. Je suis avec Serry dans une méchante niche où il faut entrer à quatre pattes et rester assis ou allongé. Je ne suis pas long à m'endormir.

26 juillet 1916 Je me lève vers 8 heures du matin. Depuis un moment je suis réveillé. Quelques rafales assez rapprochées en sont la cause. Je sors faire un tour et vois où nous sommes. Il fait un beau soleil. Nous sommes dans l'ancien emplacement d'une batterie Boche bien dissimulée dans une allée de sapins. Un boyau d'un bout à l'autre. Deux sapes assez solides dont l'une occupée par le poste de secours. L'autre pour une partie des musiciens. Le reste couche dans des niches creusées dans le boyau. Je monte sur le boyau. Cette allée de sapins se trouve au fond un petit vallon garni de bois à chaque flanc. L'horizon en avant est bouché par une crête. En somme nous sommes dans une cuvette. L'arrière est fermé par la route d'Assevillers à Barleux. L'endroit s'appelle le Bois de Boulogne. Deux boyaux mènent vers les lignes. Le terrain est bouleversé. Des trous partant au bout de l'allée, un cimetière sans dessus dessous, 3 morts attendent leurs fosses. Un peu partout des équipements, casques, pelle, etc. gisent pêle-mêle.

Près du poste de secours les trous d'obus contiennent quantité de pansement maculés de sang à peine recouvert d'un peu de terre. Les mouches y foisonnent et une odeur se dégage de ce charnier. Des avant-trains de pièces sont restés là en détresse.

Le calme se maintient ce matin. Nous arrangeons notre trou. Faisons un pare-éclats devant l'entrée. Après la soupe nous aménageons l'intérieur. Quelques rafales passent de temps à autre. Une équipe va chercher un mort. Nous sommes jusqu'alors tranquilles. Pourvu que la nuit soit calme. Vers les onze heures du soir nous sommes réveillés par le bombardement. C'est un bombardement très violent de notre part. Les 75 crachent sans discontinuer. A leurs aboiements se mêle le bruit plus sourd des grosses pièces. Est une attaque sur un point du secteur ? On ne sait. Les Boches répondent et ce n'est pas le moment de se sortir. Le principal c'est que rien ne tombe sur l'abri car nous serions tout de suite enterrés. Pendant une heure que cela dure nous ne rions pas. Enfin la nuit s'achève dans un calme relatif. Pas un blessé couché. C'est plutôt rare après une pareille séance.

27 juillet 1916 Dans la matinée deux équipes vont aux morts. Après la soupe je vais avec mon équipe au poste du colonel qui se trouve à 500 mètres en avant un peu sous-bois. Nous prenons le boyau pour y aller. Là nous chargeons un mort et comme c'est calme nous prenons un chemin qui longe le bois et nous conduit au poste de secours. Le voyage se passe sans incident. Partout des trous, des arbres fauchés. Tout est bouleversé. Nous conduisons notre mort au cimetière qui a bien dégusté. Tout le restant du jour nous restons terrés dans notre abri. Car les fusants éclatent sans cesse au-dessus du village. A dix heures du soir nouveau bombardement qui dure un peu moins longtemps que la veille.

28 juillet 1916 Dès le matin, ça tape q.q. peu. Nous creusons notre trou pour rejoindre la sape du poste de secours. Marc et Alfred sont de corvée ce soir pour aller en lignes enfouir les morts des attaques précédentes qui empoisonnent leurs camarades

qui tiennent les lignes. Ils doivent les identifier autant que possible. Triste besogne.

29 juillet 1916 Les camarades qui ont été aux morts cette nuit sont de retour. Ils ont été tranquilles, mais le boulot est bien moche. Je travaille à notre sape et dans la matinée nous perçons et arrivons au poste de secours. Ma foi quand ça bombardera de trop nous gagnerons la sape quoique le voisinage de ces messieurs ne m'enchant guère. Après le repas, un marmitage arrive en règle. Nous dégustons comme il faut. Cela dure peu. Mais malheureusement il y a eu de la casse. Depuis ce matin, contrairement aux habitudes les Boches n'avaient pas encore tiré. Il faisait un beau soleil et les camarades qui logeaient dans la sape voisine étaient sortis dans le boyau prendre l'air. Quelques-uns faisaient leur correspondance. Lorsque les Boches commencèrent à marmiter. Ils n'eurent pas le temps de rentrer. Le premier obus éclatait juste sur le bord du parapet. Baqué qui se trouvait très près reçu entre autres un éclat en pleine tête qui l'étendit mort. 3 autres furent blessés. Devoos atteint à la jambe, Collin et Darcy à la tête ainsi que l'aumônier du rég^t. Gauze fut contusionné assez fortement avec un dérangement cérébral. Des brancardiers du 87 qui venaient enterrer un mort furent tués. Je vais jusqu'à la sape où s'est produit l'explosion de l'obus. Partout de la terre remuée, à l'entrée du gourbi git le cadavre décapité d'un brancardier du 87. Je ne séjourne guère dehors encore tout remué de ce qui s'est produit.

Pendant la nuit on vient chercher mon équipe pour aller chercher un blessé au poste du colonel. Le bombardement va son train et les « marmites » éclatent sans cesse. La perspective du voyage n'a rien de séduisant. On ne s'amuse pas pour aller au poste de secours du B^{on}. Nous attendons au poste que le pansement soit fini. Puis nous sortons avec notre blessé sur le brancard. A peine dehors qu'une rafale s'abat un peu devant nous. Malgré tout on part car on ne peut séjourner dans ce mauvais coin. Nous passons à l'endroit où viennent d'éclater

les obus. La fumée y séjourne encore et ça sent la poudre. Un peu plus loin nous descendons dans le boyau.

Il est étroit et nous sommes obligés de porter le brancard à bout de bras. On s'écorche les mains dans les tournants brusques du boyau. Enfin au milieu des « marmites » qui ne cessent d'éclater à droite et à gauche nous arrivons au boyau des zouaves qui est plus large. On file le plus vite possible. Ce boyau a bien souffert. On s'enroule les pieds de fils coupés. Ce sont des corvées qui montent. C'est la première fois que je fais un voyage de blessé avec un pareil marmitage. Nous arrivons enfin au poste de secours où nous déposons notre blessé. Le bombardement ne cesse que sur le matin.

30 juillet 1916 Je me réveille à 9 heures. C'est encore calme. Avec les camarades nous arrangeons l'entrée du gourbi. Le bombardement reprend. Il faut se terrer. On nous annonce la relève pour la nuit qui vient.

31 juillet 1916 A 4 heures du matin debout. C'est le 87 qui vient nous relever. Nous cédonos nos abris et donnons à nos successeurs des tuyaux sur l'endroit. Après une heure d'attente dans le boyau, après ces messieurs qui déjeunent, nous quittons le « bois de Boulogne ». Il faut mettre les lunettes car ça pue les gaz lacrymogènes et les yeux piquent. A peine en route que ça commence à nager avec l'encombrement des boyaux par la relève. Avec q.q. camarades nous quittons la colonne et filons par la route. Beaucoup de brouillard et pas de canonnade. Partout le terrain a souffert. Dans les champs de blé et d'avoine des 75 sont en B^{rie}. Près d'Assevillers nous attendons la musique. Après la traversée du village nous faisons la pause. Des artilleurs nous offrent le jus. On arrive de bonne heure aux anciens emplacements en arrière de Dompierre. J'en écrase toute la journée.

1^{er} août 1916 Journée calme. On fait la toilette. Je vais voir Stryttenhorn qui loge dans un petit bois près d'ici.

2 août 1916 Rien de nouveau.

3 août 1916 Cette nuit nous avons été réveillés par l'explosion d'un important dépôt de munitions situé en arrière de nous. Cela dure plusieurs heures. C'est un